Administration et Rédaction :
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement :
Un an, Canada - $2.00
Un an, Etranger - $2.50

A.-F. AUCLAIR O.M.I., Directeur



Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" pénètre dans plus de 5,000 familles et atteint au delà de 20,000 lecteurs

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

9ième Année — PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 17 SEPTEMBRE 1919. — No 28

Autour de l'école

Un inspecteur, M. Coutts, fait actuellement une visite spéciale des écoles françaises de la province.

Quel est le but exact de cette visite, qui semble plutôt être une enquête, et dans quel esprit est-elle faite?

Voilà des questions que nous pouvons à bon droit nous poser.

Cette enquête, qui arrive dans le temps même où les orangistes font signer leur fameuse pétition, demandant la suppression complète de l'enseignement du français, est bien faite pour nous inquiéter.

Non pas que nous craignions une investigation juste et impartiale qui n'aurait d'autres résultats que de montrer les sacrifices que nous nous imposons pour nos écoles, et l'efficacité de celles-ci; mais nous craignons une enquête faite dans un but déterminé, avec des conclusions préparées d'avance.

Car enfin, si le Département de l'Education avait réellement voulu connaître le degré d'efficacité de nos écoles bilingues, aurait-il désigné pour faire cette enquête un inspecteur unilingue?

La loi nous autorise dans toutes nos écoles, à enseigner le premier grade en français, et en plus une heure de français par jour dans tous les autres grades. Il aurait donc semblé naturel que le gouvernement nommât pour faire cette inspection un homme capable de vérifier le travail fait dans les deux langues. Mais voyez la logique et la bonne volonté du Département de l'Education! Pour faire une enquête concernant ces écoles, il désigne un inspecteur, qui peut être un charmant homme, mais à qui toute la partie française de l'enseignement échappe, pendant qu'on confie au seul inspecteur bilingue que nous possédions un district dans lequel se trouvent à peine cinq ou six écoles françaises.

Si ce n'est pas là de la partialité et de la mauvaise foi, je ne m'y connais pas.

Mais c'est aussi une marque de profond mépris pour la loi. Car enfin si l'enseignement du français est autorisé de par la volonté du législateur, le Département de l'Education devrait veiller à ce que cet enseignement soit inspecté comme le sont toutes les autres matières enseignées dans les écoles. En ne le faisant pas; mieux que cela, en combattant partout où il le peut cet enseignement, le Département de l'Education se met en opposition directe avec la loi; il la viole.

D'ailleurs, il ne sert à rien de se bercer d'espérance. Nous assistons à une puissante campagne, d'autant plus redoutable qu'elle demeure cachée. Et le Département de l'Education, s'il n'est pas à la tête de cette campagne, semble en être l'instrument, sinon le centre.

Beaucoup de nos commissaires d'école, beaucoup de nos instituteurs ou institutrices pourraient en témoigner.

Ces jours passés encore, l'un des inspecteurs dont le gouvernement nous afflige, le trop célèbre M. Keith, enlevait le crucifix des écoles de Bellevue et de Domrémy, pour bien montrer probablement que cette lutte, cette persécution plutôt, s'adressait autant à l'idée religieuse qu'à notre langue.

Peut-être objectera-t-on que cet inspecteur peut avoir les idées légèrement dérangées par son séjour prolongé dans les Flandres; mais le Département de l'Education semble le couvrir de toute son autorité, et en tout cas ne le blâme pas.

Cet inspecteur n'est point une exception; et il semble bien que lui et beaucoup de ses collègues ne font que s'imprégner de l'atmosphère qui règne dans les bureaux du Département de l'Education.

Et partout où nos commissaires, respectueux de la loi, mais forts de leur droit, résistent à la tyrannie des bureaucrates, on les menace de la nomination d'un commissaire officiel.

Il fallait que nous arrivions à ces temps de démocratie à outrance, pour voir un gouvernement populaire baillonnant la voix des électeurs et substituant ses créatures aux élus du peuple.

L'Hon. M. Martin, premier ministre, en même temps que ministre de l'éducation, et qui hier encore semblait être un aspirant à la direction du parti libéral, est-il au courant de ce qui se passe dans son propre département?

S'il l'est, ses actes sont singulièrement en désaccord avec le discours qu'il prononça à la législature, lors du débat sur les amendements à la loi scolaire.

S'il ne l'est pas, c'est bien regrettable pour lui, et je crois lui rendre un service en l'en instruisant.

Certes, je sais que la situation de nos gouvernants n'est pas toujours facile, et je ne critique pas pour l'unique plaisir de critiquer; mais enfin, il ne faut pas non plus pousser la reconnaissance trop loin, et aller jusqu'à remercier des coups que nous recevons.

Amis du gouvernement, nous l'avons toujours été, et nous avons encore présentes à la mémoire, les belles paroles prononcées par plusieurs des ministres l'année dernière. Mais nous en avons assez de toutes les vexations, de tous les petits actes de tyrannie commis contre nous par le Département de l'Education ou par ses inspecteurs.

Nous sommes entre 40 et 50,000 dans la province. Ce n'est pas énorme, mais c'est assez (et le *Free Press* le constatait avec mauvaise humeur l'année dernière) pour exercer une certaine influence dans bon nombre de districts.

Notre force réside surtout dans le fait que nous formons un bloc uni, compact, organisé, prêt à négocier avec celui des groupes qui nous garantira un minimum de liberté scolaire, sans nous inquiéter si ce groupe porte l'étiquette de libéral, conservateur, ou même "Grain Growers".

Jusqu'à présent, ce minimum de liberté, nous avons cru le trouver dans le parti libéral, et à toutes les élections provinciales, nous avons fait bloc pour le gouvernement Scott d'abord, pour le gouvernement Martin ensuite. Mais cet attachement n'est pas indéfectible, et beaucoup parmi nous se demandent si la lutte ouverte, qui remonte les cœurs, trempe les énergies, rehausse les courages, ne serait pas préférable, pour nous, à cette guerre de taupes que l'on nous fait.

Ceci n'est pas une menace, je n'ai point mission d'en faire, mais ce pourrait être un avertissement.

Je veux bien espérer d'ailleurs que les ministres qui, en janvier dernier, nous ont donné une preuve de leur bonne volonté, seront assez intelligents pour comprendre les arguments exposés d'une façon magistrale dans un article paru ici même le 26 août, sous la signature de "Un Canadien" et j'espère qu'ils persévéreront dans leur ligne de conduite: mais alors qu'ils veillent un peu sur leurs subordonnés, et plus spécialement sur les agissements de certains de leurs inspecteurs d'écoles.

RAYMOND DENIS

SIMPLES NOTES

Il y a deux semaines, à l'occasion du voyage dans l'Ouest de MM. Meighen et Calder, les journaux ont parlé des travaux d'irrigation à entreprendre, dans le sud de la Saskatchewan et de l'Alberta, pour parer aux inconvénients de la sécheresse. M. Joseph Bégin, de la Croix *(Montréal), y saisit un prétexte pour dénigrer une fois de plus le mouvement des Canadiens français vers l'Ouest. Il trouve "légers, pour ne pas dire imprudents, ceux qui veulent déraciner les nôtres du Québec pour les implanter dans les provinces de l'Ouest où l'influence anglaise, protestante et même sectaire se fait de plus en plus sentir."*

* *

M. Bégin traite avec une jolie désinvolture nos missionnaires colonisateurs et une oeuvre qui a l'entière approbation de nos évêques. Sa manière de voir, qui pouvait se soutenir avec une certaine apparence de raison il y a quelque vingt-cinq ans, n'est plus de mise aujourd'hui que bien des points obscurs se sont éclaircis et que plus d'une appréhension s'est dissipée. Au reste, il peut constater lui-même que nombre de personnalités autrefois hostiles à l'exode vers l'Ouest ont modifié leur opinion, sur plus ample informé.

* * *

Nous ne cherchons pas à dépeupler la province de Québec, comme nous en accusent certains adversaires que n'effraie pas le ridicule; mais tant qu'il y aura là-bas des compatriotes contraints, pour une raison ou une autre, d'abandonner leur paroisse natale, nous croirons faire oeuvre nationale en les attirant chez nous, pour les conserver à la terre qui constitue leur meilleure sauvegarde, plutôt que de les voir passer la frontière.

* * *

N'en déplaise au directeur de la Croix, *le mouvement d'émigration des Canadiens français vers l'Ouest se poursuit régulièrement et méthodiquement, grâce aux efforts d'un petit nombre d'ouvriers infatigables. Notre journal lui-même qui, l'année dernière, on s'en souvient, organisa une campagne d'abonnements dans la province de Québec en vue d'aider à la colonisation, n'a pas travaillé en vain. En moins d'une dizaine de mois, plus de vingt familles qui recevaient le* Patriote *là-bas sont venues s'établir dans l'Ouest. Et ceci ne représente qu'une faible partie des résultats de notre propagande. Le journal sera toujours le meilleur et le moins coûteux des agents de colonisation.*

* * *

Les "retour du front" ne sont pas satisfaits du traitement plus que libéral qu'ils ont reçu du gouvernement. Ils réclament maintenant pour chacun d'eux une prime de $2.000. Et pour peu que l'agitation se maintienne autour de l'affaire, ils vont obtenir satisfaction; car les élections sont proches, et il y a là matière à une belle surenchère électorale: aucun parti ne voudra se montrer moins généreux que l'autre vis-à-vis de nos chers soldats. La note à payer représentera la bagatelle de 800 millions, mais le pays est riche...

* * *

Le Casket *d'Antigonish a mis la main sur un document secret orangiste qui nous édifie une fois de plus sur le compte de la secte. Elle aurait décidé d'exercer une forte pression auprès du gouvernement pour qu'aucun sujet étranger, qu'il vienne d'un pays allié ou d'un pays ennemi, n'ait le droit de se faire naturaliser à moins qu'il ne signe l'engagement de laisser de côté sa langue et ses coutumes pour prendre la langue et les coutumes anglaises. La découverte du pot aux roses va sans doute gêner l'exécution de ce plan merveilleux, mais cela nous donne un avant-goût du régime que nous subirions si messieurs les Orangistes devenaient les maîtres chez nous.*

* * *

Il est toujours question d'avoir une autre grande convention politique qui fasse le pendant à celle des libéraux. Mais cette convention sera-t-elle unioniste ou conservatrice? Gros problème à résoudre. La tendance du jour semble plutôt être pour le retour aux pures traditions conservatrices. En tout cas, s'il y a convention, ce sera malgré M. Borden.

* * *

La discussion autour de la ratification du traité de paix, au Sénat et à la Chambre, a mis en vedette, une fois de plus, les représentants canadiens-français: "Nos voisins de l'autre race, écrit à ce sujet M. Ernest Bilodeau, peuvent réclamer peut-être —et encore—la palme de la compétence générale pour tout ce qui touche aux dépenses des fonds de la collectivité: mais la scène change lorsque le vil métal passe au second plan et que la discussion pénètre dans le domaine moins accessible des idées et des principes fondamentaux: c'est là que la culture latine et la formation de nos collèges reprennent leurs droits et revendiquent leur indéniable supériorité."

Le cardinal Mercier est arrivé en Amérique

New-York.—Le cardinal Mercier, primat de Belgique, est arrivé à New-York, apportant à l'Amérique les remerciements de son pays.

Le cardinal parle un excellent anglais avec un accent légèrement musical. Mince jusqu'à l'émaciation, sa taille est courbée comme par le poids de quatre années de soucis. Les traits vigoureux de sa figure ne révèlent que la bonté et la douceur.

Le cardinal Mercier a été reçu par le maire Hylam, Mgr Hayes et un grand nombre d'autres dignitaires ecclésiastiques. Dès le lendemain de son arrivée il s'est rendu à Baltimore, saluer le cardinal Gibbons.

Les chefs grévistes de Winnipeg en liberté

Winnipeg. — Après vingt-six jours d'incarcération, les huit chefs grévistes retenus sous l'inculpation de conspiration séditieuse ont obtenu leur mise en liberté avec le versement de la somme de $4.000 et deux garanties de $2.000 pour chacun.

Une foule de plus de 1,500 personnes a fait une ovation aux prisonniers à leur sortie. Ivens a été porté en triomphe. Il a déclaré qu'il avait gagné huit livres pendant sa détention. "Je pense, a-t-il ajouté, que je vais voler une banque afin d'y retourner, ils nous ont si bien traités!.."

La grève qui avait été décidée pour le 17 septembre, comme protestation contre la retenue en prison des chefs, a été décommandée.

Autour du troisième parti

Le nouveau parti des cultivateurs est à l'ordre du jour. Il obtient en général un accueil sympathique, mais il soulève aussi de graves appréhensions en certains quartiers. Nos lecteurs en ont eu l'écho ici-même.

Pour quiconque déplore l'esprit de parti et ses conséquences fâcheuses, il semble à première vue que nous ayons assez des deux groupes politiques existants et qu'un troisième ne ferait qu'aggraver le mal. Cependant l'expérience d'autres pays prouve que la multiplicité des partis tend à diminuer leur exclusivisme. Aucun ne pouvant gouverner sans contracter des alliances, la nécessité s'impose de concessions et de collaborations dont l'effet est généralement salutaire. Un troisième parti au Canada briserait ces fameuses "fortes lignes de parti" dont les politiciens sont seuls à goûter les avantages.

N'oublions pas que le mouvement des fermiers repose précisément sur une opposition irréductible au système des partis tel qu'il a existé jusqu'à aujourd'hui, et c'est de là qu'il tire toute sa force. Il suffit d'étudier ses origines et d'examiner ses manifestations actuelles pour s'en convaincre. Fermiers Unis et Grain Growers, après avoir suivi de près, pendant un certain nombre d'années, le jeu de la politique, en sont devenus écœurés. Résolus à ne pas se laisser exploiter plus longtemps, ils descendent dans l'arène pour travailler eux-mêmes à la réalisation d'un programme que libéraux et conservateurs se sont montrés impuissants à remplir. Ils n'ont pas la prétention de tout régenter ni de tout bouleverser; ils veulent simplement constituer un groupe indépendant, qui donnera son appui à toute mesure utile aux intérêts du pays et tiendra en échec cette fâcheuse politique d'expédients et de favoritisme dont les cultivateurs ont été si fréquemment les victimes.

C'est l'acheminement vers la saine opinion publique désirée, qu'un tel mouvement suppose déjà. En fait, les organisations agricoles ont accompli chez nous un excellent travail dans ce sens. Nombreux sont les cultivateurs de l'Ouest détachés des partis politiques ou en train de s'en détacher. Nous y gagnons de voir le niveau des esprits s'élever peu à peu. L'homme qui cherche à se faire une opinion par lui-même est forcément plus attentif à suivre les événements et mieux renseigné que celui qui se contente de voir par son parti.

Cette belle indépendance des cultivateurs aura sans doute à subir plus d'un assaut. Nous n'avons pas la naïveté de croire que les élus du nouveau parti seront immunisés contre toute tentative de corruption. Des politiciens sans scrupule découvriront de bonne heure qu'il y a là une riche mine à exploiter au profit de leurs ambitions personnelles, et des défections sont à prévoir. Les chefs auront à veiller et ils auront besoin de se sentir soutenus par la partie saine du public.

DONATIEN FRÉMONT

Le cardinal Mercier viendra à Régina

Le cardinal Mercier, au cours de son voyage en Amérique, viendra dans l'Ouest et passera quelques jours à Régina, où il sera l'hôte de son ami intime Mgr Mathieu.

L'illustre prélat s'intéresse beaucoup à l'Ouest américain et canadien, car il a eu un de ses oncles missionnaires chez les Indiens, à une époque où les blancs n'étaient pas encore arrivés au pays.

A l'occasion de sa visite à Régina, le cardinal Mercier donnera sans doute une conférence publique qui sera certainement très appréciée dans la capitale.

Le traité est ratifié

L'amendement Fielding, réservant les droits d'autonomie du Canada en matière de participation à une guerre étrangère, est repoussé par 32 voix de majorité

Ottawa 16 septembre.

La Chambre a ratifié le traité de paix à une majorité de 32, par un vote strict de parti. Immédiatement avant, elle avait repoussé un amendement proposé par l'hon. Fielding et secondé par M. Ernest Lapointe, de Kamouraska, ainsi conçu:

"En donnant cette approbation, la Chambre ne consent nullement à aucune diminution de l'autorité autonome existante du Dominion, mais déclare que la question de la part que les soldats du Canada prendront, le cas échéant, dans toute guerre réelle ou menace de guerre, sera déterminée, chaque fois que l'occasion pourra se présenter, par le peuple du Canada, par la voie de ses représentants au parlement."

Les deux principaux orateurs à parler sur l'amendement ont été MM. Fielding et Doherty. Le premier a basé son argumentation sur le fait que le Canada, pour ce qui regarde les questions internationales, était encore sous la dépendance du gouvernement britannique et que la ratification du traité par le parlement n'avait aucune signification. M. Doherty a répondu que le Canada était, au contraire, l'une des nations parmi le groupe d'entre celles qui constituent l'Empire, qu'il avait joué le rôle d'une nation et avait été reconnu comme tel. Il a ajouté qu'un vote en faveur de l'amendement Fielding serait un vote contre la Ligue des Nations.

A signaler parmi les autres orateurs Georges Parent, de Québec ouest, et C. Turgeon, de Gloucester, N.B.

Les jours précédents, Ernest Lapointe et Rodolphe Lemieux avaient prononcé d'excellents discours sur la question même de la ratification et M. Rowell avait parlé au nom du gouvernement.

Un bill pour convertir la peine de la pendaison en celle de l'électrocution a été lu pour la première fois.

S. W. Jacobs, député de Georges-Etienne Cartier (Montréal), représente un bill rejeté à la dernière session. D'après ce bill, une élection partielle doit être tenue dans les soixante jours qui suivent la vacance d'un siège, les députés élus à deux sièges ou davantage doivent déclarer dans les trente jours lequel ils choisissent sous peine d'une amende de $20 par jour, enfin les jours d'élection seront déclarés jours de fête légale.

Le bill a été adopté en première lecture.

M. Rowell, au nom de M. Borden, lit une déclaration au sujet de la gratification de guerre aux anciens soldats. Il donne les chiffres comparés des gratifications accordées par les divers pays alliés. L'Australie donne à un simple soldat avec trois ans de service $114.15 s'il est marié et $98.62 s'il est célibataire: la Nouvelle-Zélande, $54.55 au soldat marié, avec $7 pour chaque enfant au-dessous de 16 ans, et $34.09 au célibataire; le Canada donne $600 au soldat marié et $420 au célibataire ayant servi outre-mer; ceux qui ont servi seulement au pays reçoivent, les hommes mariés $300, les célibataires $210.

En plus de la gratification, le gouvernement a pris la responsabilité de donner des pensions aux veuves et orphelins des soldats morts, aux soldats invalides, d'aider aux soldats à obtenir de l'emploi et d'établir sur la terre ceux qui le désirent.

Après avoir annoncé le bill pour le rétablissement des soldats qui est également devant le Sénat, M. Rowell donné un aperçu des pensions accordées aux veuves par divers pays. Le Canada donne $576; l'Angleterre, $253; la Nouvelle-Zélande, $379; l'Australie, $253; les Etats-Unis, $300; la France, $160; l'Italie, $121; l'Allemagne, $96.

M. Rowell a nié que M. Borden ait refusé de recevoir une délégation des vétérans.

Le Prince dans l'Ouest

Winnipeg, Saskatoon, Edmonton et Calgary lui font une réception enthousiaste

Winnipeg.—Une foule enthousiaste est venue saluer le prince de Galles à son arrivée. Les autorités avaient proclamé le jour de la réception jour férié et toutes les rues étaient pavoisées. La bienvenue de la ville a été gaie et spontanée. Les acclamations de la foule ont accueilli l'entrée en gare du train royal, clameur mêlée aux salutations des canons. La rue principale où le visiteur royal a passé était bondée de citoyens, de même que les abords de l'hôtel de ville où le maire Gray a lu l'adresse.

Le jeune prince s'est ensuite rendu au parlement où le premier ministre, M. Norris, lui a souhaité la bienvenue au nom de la province. Un peloton de cent agents à cheval conduisait la procession. La plupart des boutiques avaient fermé leurs portes.

Au parlement, M. Norris, M. James Aikins, lieutenant-gouverneur, et les membres du cabinet ont salué le prince. Chez le lieutenant-gouverneur plusieurs adresses lui ont été lues.

Le prince de Galles a éloquemment répondu à l'adresse de M. Norris. Il a remercié les citoyens pour leur accueil et s'est dit enchanté de venir dans l'Ouest canadien dont on vante les richesses. Je vous remercie, a-t-il dit, de l'assurance de votre attachement au trône et de votre fidélité à mon père. Je ne manquerai pas de le lui dire à mon retour. Le prince a ensuite félicité la province du Manitoba de la part qu'elle a prise vaillamment dans la guerre.

Saskatoon.—La ville de Saskatoon avait organisé des fêtes splendides en l'honneur du prince de Galles, qui s'est montré enthousiasmé de la réception qui lui a été faite. Il a répondu aux adresses qui lui ont été présentées par la ville et par l'Université; il a passé en revue les soldats retour du front et a remis des décorations à un certain nombre d'entre eux.

Le principal numéro du programme des fêtes était un "stampede" auquel assistaient 20,000 personnes. Le prince a pris un très vif intérêt à ce spectacle typique de l'Ouest, s'amusant comme un enfant des exploits des cow-boys et des cow-girls. Il a demandé à monter lui-même un "broncho" et l'enthousiasme de la foule a tourné au délire lorsqu'il a fait un tour de piste devant la grande estrade.

Edmonton.—Le prince de Galles a passé ici toute la journée du samedi. Après avoir reçu les degrés honoraires à l'Université et visité les hôpitaux militaires dans la matinée, il a assisté au banquet offert par la ville à l'hôtel MacDonald. Le prince a eu des paroles flatteuses pour Edmonton, qu'il a appelé "la ville de la jeunesse".

Au parc Diammond il a ouvert la joute de baseball entre Calgary et Edmonton et il a lancé la première balle d'une façon qui a comblé de joie tous les jeunes présents.



Calgary.—Arrivé à Calgary dimanche matin, le prince de Galles, à sa descente du train, s'est rendu à l'office à la cathédrale anglicane. Dans l'après-midi, il a été l'hôte de différents clubs. Lundi a eu lieu la réception civique, suivie de la revue des vétérans. Mardi, l'héritier du trône a visité le ranch de George Lane et a assisté le soir à un grand bal militaire.

M. Philippe Roy est fêté à Montréal

Montréal. — L'honorable Philippe Roy, haut commissaire du Canada, à Paris, a été magnifiquement récompensé des inappréciables services qu'il a rendus à son pays par un superbe banquet que lui ont offert, au Montréal Club, ses amis canadiens. L'œuvre de notre représentant en France du Dominion y a été magnifiée dans des discours remarquables où les auteurs se sont complus à vanter le travail qu'a opéré durant la guerre, et pendant ces quatre années de guerre surtout, l'hôte d'honneur de cette fête à laquelle prirent part les personnalités de tous les mondes, politique, judiciaire, industriel, commercial et militaire.

Le gouvernement de l'Ontario endosse la demande des vétérans

Le gouvernement de l'Ontario appuie les anciens militaires dans leur requête au gouvernement fédéral pour une gratification plus équitable. L'un des ministres, l'hon. McGarry, a déclaré dans une réunion publique: "Je suis convaincu que nous désirons tous faire tout en notre pouvoir pour montrer aux soldats de retour que nous apprécions leurs grands exploits dans la guerre mondiale. Je ne crois pas qu'il soit impossible d'en venir à une solution qui satisfasse en même temps les anciens soldats et le gouvernement fédéral. Nous devons à ces hommes de considérer leurs requêtes.

Le Parlement Sinn Fein supprimé

Dublin.—Le parlement des Sinn Fein a reçu un ordre de suppression.

De nombreux policiers et soldats ont fait des perquisitions dans les maisons des chefs et ont saisi des documents de nature politique. Plusieurs députés ont été arrêtés.

La situation s'améliore

Paris.—La situation entre la Roumanie et l'Entente semble devenir meilleure. Stephen Pichon, ministre des affaires étrangères, Nicholas Misu, représentant roumain à Paris et M. Vaida, l'un des délégués roumains de la paix, ont eu une entrevue cordiale. Les Roumains ont exprimé le désir de leur pays de sauvegarder sa dignité nationale et de maintenir son intention avouée de rester en relations amicales avec l'Entente. Le président Poincaré a également reçu les délégués roumains.

Caillaux dans un sanatorium

Paris.—Joseph Caillaux, qui est en prison depuis plus d'un an sous l'accusation de rapports de trahison avec l'ennemi, a obtenu la permission d'entrer dans un sanatorium. Il y a quelque temps son avocat avait demandé qu'on le fît sortir de prison, prétextant que sa santé s'était affaiblie au point de causer de l'anxiété.

Les élections françaises seront peut-être retardées

Paris.—Tout semble indiquer que la Chambre actuelle, dont le mandat est expiré depuis mai 1918, ne sera pas dissoute à temps pour procéder aux élections le 26 octobre, la date convenue semi-officiellement.

Depuis la reprise de la session le 26 août, les travaux avancent très lentement: les députés de tous les partis s'intéressent surtout à la nouvelle loi électorale. De nombreux amendements tendant à retarder les élections jusqu'en 1923 ou à rendre la représentation proportionnelle sans effet ont été repoussés.

Le député socialiste Varenne proposait que les affiches et circulaires de tous les candidats soient payées par le gouvernement. Le ministre des finances s'est vivement opposé à une pareille mesure qui entraînerait une dépense de 50 à 60 millions et grâce à laquelle les fonds du gouvernement serviraient à distribuer de la littérature bolcheviste et des tracts contre la république.

Lettres au "Patriote"

Une contre-pétition

M. le Directeur du
"Patriote de l'Ouest".

Ne serait-il pas opportun de faire une contre-pétition au gouvernement à propos de l'enseignement du français dans nos écoles? Cela aurait peut-être pour effet de mettre une sourdine au tapage des Orangistes. Les membres de l'A.C.F.C. sont tout désignés pour cette œuvre de vrai patriotisme.

On s'adresserait non seulement aux Canadiens français, mais à tous ceux qu'un fanatisme étroit n'empêche pas de voir où sont les véritables intérêts du pays.

J'oserais même formuler une esquisse de pétition. Libre à qui voudra de la retoucher, d'y retrancher ou d'y ajouter.

UN PATRIOTE

PETITION

A l'Honorable W. M. Martin,
Ministre de l'Instruction publique.

1o Attendu que l'ignorance d'une langue officielle dans un pays est une chose regrettable pour tous et chacun des citoyens de ce pays, et que la langue française est, avec l'anglais, langue officielle en ce pays;

2o Attendu que le français est la première langue civilisée introduite en ce pays, et qu'une bonne *portion de notre population* parle encore cette langue et n'entend pas l'abandonner;

3o Attendu que ce qui importe avant tout en notre pays, maintenant que la guerre *extérieure* est finie, est la paix *intérieure*, l'harmonie entre les divers groupes de notre population, et que l'enseignement du français est un moyen *infaillible* de favoriser cette paix intérieure, cette concorde, au moins entre les deux principales races de ce pays;

4o Attendu que le français est la langue des Joffre, des Foch, des Pétain, de cette noble nation, en un mot, qui s'est saignée à blanc pour gagner la guerre, et qu'en ce pays plus de deux millions de citoyens parlent cette noble langue;

5o Attendu que, en ces temps de démocratie et de liberté, rien n'est plus raisonnable que de laisser s'accomplir les aspirations *naturelles et légitimes* des peuples, et que l'étude du français est *naturelle* et *légitime* pour tout *Canadien*;

6o Attendu que les écoles sont établies non pas pour gêner, mais *pour aider* à l'acquisition des connaissances utiles et que la connaissance du français est des plus utiles;

Pour ces raisons, et pour d'autres que nous taisons, nous, les soussignés de la présente pétition, électeurs de toute race, c'est-à-dire:

Français
Anglais
Belges
Allemands
Galiciens
Hongrois, etc.

mais avant tout et par-dessus tout CANADIENS; demandons instamment que:

1o L'enseignement du français soit absolument libre dans toutes les écoles de cette province; et que les parents ou tuteurs soient les seuls juges de l'opportunité de cet enseignement;

2o En pratique, la majorité des contribuables d'un district scolaire protège cette liberté, par ses représentants légitimes, nonobstant toute intervention étrangère à ce district.

Les signataires déclarent avoir signé la présente requête avec pleine connaissance de ce qu'ils faisaient.

PONTEIX, Sask.—On vient d'arrêter dans le North Dakota un nommé Charles Black, accusé d'un sérieux attentat contre l'une des filles du fermier chez lequel il travaillait à Wideview, à 50 milles au sud de Ponteix.

REGINA.—Les employés du service civil demandent au gouvernement de construire un certain nombre de résidences, dans le voisinage du Parlement, pour l'usage de ses employés mariés. Les maisons à louer sont excessivement rares dans la capitale.

WINNIPEG. — Cornelius Vanderbilt, le jeune millionnaire attaché à la rédaction du *New-York Herald*, est en route pour une expédition de chasse dans les Montagnes Rocheuses. Plusieurs financiers, sportmen et écrivains l'accompagnent.

—La moitié du village de Moose Horn, Man., a été détruite par un incendie dû à l'explosion d'une lampe à gazoline dans la crèmerie de l'endroit. Pertes: $100.000.

—A une réunion à laquelle assistaient plus de 600 anciens officiers du district de Winnipeg, on a endossé la requête des vétérans pour un boni supplémentaire.

FREDERICKTON, N.B.—Le mouvement politique des fermiers s'étend au Nouveau-Brunswick, où un candidat des cultivateurs a été choisi pour faire la lutte dans Carleton—Victoria, l'ancien comté de l'hon. Frank Carvell. Mme Minnie Adney, professeur de musique, se présentera également comme unioniste.

HALIFAX.—Les coolies chinois envoyés en France pour y travailler pendant la guerre sont maintenant rapatriés. La police militaire du Canada est appelée à Halifax pour les escorter à travers le pays jusqu'à Vancouver, où ils s'embarqueront. On estime que ces Chinois sont au nombre d'un quart de million et tous traverseront le Canada.

QUEBEC.—Les nouveaux ministres du gouvernement provincial, MM. A. David, A. Galipeault et J. E. Perreault, ont été élus par acclamation.

—Les unions nationales et catholiques de la province de Québec tiendront leur second congrès général, aux Trois-Rivières, les 20, 21, 22 et 23 septembre prochain.

—Le monument Cartier de Québec, qui est une réplique de celui qui a été dévoilé à Montréal, sera dévoilé le samedi 20 septembre. Le monument s'élève sur le parc Montmorency, qui est l'emplacement de l'ancien parlement du Canada.

TORONTO.—Des candidats ouvriers se présenteront dans au moins vingt-et-une circonscriptions en dehors de Toronto. Dans deux ou trois, les ouvriers et les cultivateurs pourront soutenir le même candidat.

JOLIETTE.—S. G. Mgr Forbes, évêque de Joliette, est parti lundi pour Rome, où il va accomplir sa visite "ad limina".

BOSTON.—Cinq personnes ont été tuées et un grand nombre blessées dans les désordres qui se sont produits à la suite de la grève de la police.

LONDRES.—Arthur Henderson, le chef ouvrier, qui avait été défait aux élections générales l'hiver dernier, a été élu de nouveau aux Communes dans une élection partielle.

JEUNES FILLES! LE JEU DE CITRON BLANCHIT LA PEAU

Comment faire une lotion de beauté pour quelques sous

Le jus de citrons frais dans une bouteille contenant trois onces d'Orchard White fait un quart de chopine de la plus remarquable lotion de beauté pour la peau coûtant à peu près le prix d'un petit pot de cold cream ordinaire. On devrait prendre soin de presser le jus de citron à travers un linge fin, pour que les pépins ne passent pas. Cette lotion se conservera fraîche pendant des mois. Chaque femme sait que le jus de citron est employé pour blanchir la peau, enlever les taches, les rousseurs, restaurer le teint blême et tanné. C'est l'idéal pour adoucir, blanchir et embellir la peau.

Essayez-le seulement. Achetez trois onces d'Orchard White à n'importe quelle pharmacie et deux citrons et faites un quart de chopine de cette lotion délicieusement parfumée et utilisez-la pour votre massage du visage, du cou, des bras et des mains.

ABONNEZ-VOUS AU "PATRIOTE DE L'OUEST" $2.00 PAR ANNEE

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

ARBORFIELD, Sask.

Baptême.—Dimanche le 31 août, M. Arthur Lalonde faisait baptiser deux filles jumelles, nées le 28 du mois: Marie-Annette et Marie-Bernadette. Parrains et marraines: M. et Mme Joseph Valois, grands-parents des nouveaux-nées, et M. et Mme Théodore Lalonde, oncle et tante.

Les battages avancent assez rapidement dans notre district; cependant nous avons de fréquentes averses qui retardent et font perdre une ou deux journées par semaine. Le rendement du grain est d'environ 30 minots à l'acre pour le blé, bien que la paille soit suffisante pour indiquer ..., la rouille ayant affecté ... la quantité à l'acre d'environ 10 à 15 minots. Pour l'avoine, elle donne ... minots à l'acre, ce qui est supérieur au rendement de l'an dernier.

—A une réunion des syndics de l'école tenue dernièrement, il fut décidé que l'on ferait un bazar au profit des ... de l'église dans le cours de l'automne. Ce bazar serait principalement pour l'achat de bancs neufs que l'on installerait à l'étage supérieur. Les bancs actuels qui sont devenus presque inutiles durant les offices religieux, considérant leur petit nombre et le trop grand espace qu'ils occupent, seraient descendus au soubassement et serviraient pour les soirées données dans ce lieu. Il fut aussi décidé à cette assemblée qu'une cheminée en brique serait construite cet automne, du côté est de l'église, et à hauteur de l'édifice. Ce travail sera fait sous la direction de M. Joseph Bernatchez, père.

—On nous informe que la ferme d'un loyal membre de la L.O.L. de notre localité, vient d'être vendue à un compatriote canadien-français de ..., qui doit arriver parmi nous bientôt. Ce sera sans regret pour plusieurs de nos gens qui verront cet être "loyal" disparaître de notre canton, car il était un de ces douze qui, il y a quelques années, proposèrent que l'anglais seul fût enseigné dans l'école d'Arborfield, et que les syndics canadiens-français fussent remplacés par de "loyaux" amis. Ceux-ci en furent quittes pour leur tentative qui échoua complètement, car bien que le français ne soit pas enseigné actuellement à notre école, nous avons au moins une institutrice catholique, et possédons la majorité dans le bureau des syndics.

—Dimanche soir, le 31 août, à l'occasion de la visite de M. et Mme Eloi Côté, de Montréal, une agréable soirée fut tenue chez M. et Mme Luc Hudon, où plusieurs de nos compatriotes se rendirent. Au cours de la soirée, il nous fut donné d'entendre de nouveau M. et Mme J. M. Lebel réciter la poétique composition due à la plume de M. Lebel, ayant pour titre *Même sang*. Comme les deux premières fois qu'elle fut récitée dans notre paroisse, la composition de M. Lebel fut écoutée avec beaucoup d'attention pendant les quarante minutes qu'elle dura, et goûtée avec plaisir, car à mesure qu'elle est récitée cette pièce devient de plus en plus intéressante.

Parmi les personnes présentes à cette soirée, on remarquait: MM. et Mmes Pierre Hudon, Eloi Côté, Philippe Hudon, Frank Soucy, Auguste Hudon, J. M. Lebel, Raymond Courteau, Luc Hudon, Onésime April, Alfred Hudon, Joseph Brisebois, Joseph P. Hudon, Wm. Arbour, Mme Victor Hudon, M. J. A. Hudon, M. L. P. Hudon, M. Théo. Lalonde, Mlles A. April, G. Hudon, A. Hudon, etc.

—Nous devons dire un mot aujourd'hui aux lecteurs du *Patriote*, du tableau historique, ayant pour titre "Même Sang" en deux scènes et deux personnages, composé par notre concitoyen M. J. Marc Lebel. Ce tableau représente un soldat canadien français du 22ème bataillon, traversant les ruines d'un village dévasté de France et y rencontrant une orpheline; il l'engage à devenir sa compagne et à venir vivre dans le Canada français.

Ce tableau peut être avantageusement représenté dans toute soirée dramatique. Il vient d'être imprimé en brochure qui se vend 50c pièce. On peut s'en procurer autant de copies que l'on voudra en s'adressant à l'auteur, à Arborfield. Tous nos compatriotes de la province et d'ailleurs devraient se faire un devoir et un plaisir de s'en procurer une copie, et juger par eux-mêmes que la composition de notre compatriote Lebel n'est aucunement inférieure à celles composées durant le siècle dernier par nos poètes canadiens français: Crémazie, Fréchette, Lemay, etc., et qu'il est un compositeur de talent dont les écrits seront recherchés avant longtemps.

MARCELIN, Sask.

Samedi dernier avaient lieu ici, à 10 heures, les funérailles de Cécile Lederman, âgée de 44 ans.

Cette personne était instruite, connaissant bien l'allemand, l'anglais et le français. Elle avait enseigné à Albertown et à Gravelbourg. Elle était originaire de la Suisse française.

M. Lederman, qui est médecin vétérinaire, demeurera à Marcelin attaché à la pharmacie du Dr. Langlois.

—Le 26 août, M. Edouard Craig conduisait à l'autel Marie Lébéa Ranger, fille de M. Napoléon Ranger. La bénédiction nuptiale fut donnée par le R. P. F. X. Simonin, O.M.I. de N.-D. de Pontmain du Lac Muskeg.

—Le 24 août, M. Honoré Neveu apportait au baptême son onzième enfant, Marie-Anne-Rosanna.

VISCOUNT, Sask.

Le train royal conduisant Son Altesse le Prince de Galles à Saskatoon a passé à Viscount le 11 courant à 10 h. 30 du matin. Les enfants des écoles et un certain nombre de citoyens eurent la bonne fortune de voir et d'acclamer l'illustre voyageur. Celui-ci parut sur la plateforme et salua la foule en souriant, tandis que le convoi continuait lentement sa marche dans la direction de Colonsay où un court moment d'arrêt permit aux gens de cette localité de manifester leurs sentiments d'une façon plus chaleureuse encore.

Que Dieu protège le fils de notre gracieux souverain!

—M. et Mme David Fillion ont fêté la naissance d'une petite fille. C'est leur douzième enfant.

—Cinq grandes voitures automobiles amènent chaque jour les enfants de la campagne à l'école consolidée de Viscount. Les leçons se donnent encore dans l'ancien local en attendant que soit achevée la nouvelle bâtisse dont les travaux avancent rapidement sous la direction de MM. Fillion et Linskog. Le principal de l'école est un catholique, M. G. Row, de l'Ile du Prince Edouard. Très bien! mais quand aurons-nous notre école catholique?..

—Mme A. Sickevitch, qui a été gravement malade à la suite d'un coup de soleil, a quitté Viscount pour se rendre à l'hôpital de Régina. Elle a emmené avec elle tous ses enfants et les a placés chez ses parents qui habitent la capitale.

SAINT-FRONT, Sask.

Il y a déjà quelque temps, amis lecteurs, que vous n'avez eu des nouvelles de St-Front. Mais aujourd'hui on peut vous en dire davantage. Nous avons une église qui est déjà trop petite, car depuis trois ans la population a doublé. Nous avons un prêtre missionnaire qui vient une fois par mois nous dire la messe du dimanche et du lundi. Nous avons un bureau de poste avec la malle une fois par semaine. Nous avons un magasin depuis le printemps dernier; il fait de bonnes affaires et tout en charroyant ses marchandises, il transporte les bidons de crème.

Nous accueillons toujours les nouveaux colons avec plaisir. Nous en avons plusieurs depuis un an: MM. Quessy, d'Estevan, ont pris des homesteads; M. F. Quessy a aussi acheté la terre de M. F. Oriat, devant l'église; il a une bonne récolte et ses affaires sont très prospères.

—M. Ed. Matte, soldat de retour du front, a eu deux homesteads du gouvernement. Il est très enchanté de la richesse du sol; après avoir été visiter ailleurs, il a préféré se placer ici. Avis aux soldats canadiens retour du front, car il y a encore plusieurs homesteads dans notre colonie de réservés pour eux. Quelques-uns sont encore boisés, mais des Canadiens qui ont de bons bras et le goût de la hache sauront bien faire disparaître les arbres de la forêt et faire pousser un beau champ de blé à la place.

—Nous avons eu plusieurs visiteurs de Gravelbourg et de Laflèche, dont quelques-uns ont acheté des terres; les autres doivent revenir après les battages pour s'y établir eux aussi, car tous ont été émerveillés de voir la bonne récolte que nous avons dans St-Front, tant pour le grain que pour les légumes.

Ce que les étrangers ont trouvé de plus beau, c'est chez le père Bourque, un beau champ de tabac de 800 pieds, bien mûr. Ils l'ont même photographié. Si vous étiez avec moi ce soir, je vous en ferais fumer une bonne pipe, de ce tabac récolté à St-Front. Nous récoltons aussi des melons, des concombres, du blé d'inde des tomates, etc. Nous n'avons pas eu de gelée depuis le 1er juin. Les jardins sont encore aussi beaux qu'au mois d'août.

—Il y a encore plusieurs terres à vendre à St-Front à des prix bien modérés. Le terrain se vend encore aujourd'hui pour $10 et $12 piastres l'acre, selon la grandeur défrichée; mais d'ici un an on doit s'attendre que les prix montent, car le chemin de fer en construction doit passer par notre colonie. A ceux qui veulent acheter du terrain de se presser.

Si vous voulez plus de renseignements pour les terres, adressez-vous à P. Henri Bourque, agent de terres, avec un timbre pour la réponse.

La saison de la chasse

La chasse aux canards est ouverte depuis le 15 septembre. La limite fixée à chaque chasseur est 50 par jour et 250 pour la saison.

Les rumeurs de canards mourant en grands nombres de quelque maladie mystérieuse sont sans fondement.

La chasse aux poules de prairie, aux perdrix et aux coqs de bruyère demeure interdite. Toute infraction à la loi sous ce rapport entraîne une amende de $100 pour le premier volatile tué et $25 pour chaque volatile subséquent.

La licence de chasse pour les oiseaux est, pour les habitants des cités, villes, villages et hameaux, $1.25; pour les étrangers à la Saskatchewan, mais domiciliés au Canada, $5; pour les autres $15.

Il est défendu de chasser sans permission sur une propriété clôturée ou cultivée, sur les réserves de gibier. Il est défendu de chasser entre une heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil. Il est défendu d'avoir un fusil chargé sur une voiture, automobile, etc., et de tirer de ces véhicules.

Jours de chargement d'animaux

Pour l'information des fermiers qui ont des animaux à expédier, W. W. Thomson, directeur des associations coopératives pour le département d'agriculture de la Saskatchewan, a obtenu des trois compagnies de chemin de fer opérant dans la province leur liste de chargement de bétail pour toutes les lignes principales et tous les embranchements. Des arrangements spéciaux sont pris par les chemins de fer pour expédier les animaux de façon expéditive les jours de chargement.

Le jour des animaux sur la subdivision de Duck Lake du C. N.R. est le mercredi. Le train part de Prince-Albert à 7 h. 30.

Dans la subdivision de Crooked Lake du C.N.R., le jour est le mardi. Le train part de Big River à 7 h.

Dans la subdivision de Shellbrook du C.N.R., c'est le lundi Le train part de Prince-Albert à 7 heures.

Lisez nos annonces et encouragez nos annonceurs

Le Monument Cartier

Le monument Cartier, inauguré à Montréal le 6 septembre, est de granit et de bronze. Il a été érigé pour perpétuer la mémoire de sir Georges Cartier, patriote, homme d'Etat, premier ministre du Canada avant la Confédération, chef de la Province de Québec dans la Confédératon Canadienne, né en 1814, à Saint Antoine sur Richelieu, décédé à Londres, en 1873.

Le monument a une hauteur de 100 pieds. La base et la colonne sont faites de granit gris canadien; une grande statue en bronze de La Renommée est placée au sommet de la colonne. Autour de la base et de la colonne on voit dix-sept statues.

Sur le devant, à la base du monument, sont placés quatre statues de femmes, en bronze, représentant les quatre provinces qui furent les premières à entrer dans la Confédération en 1867: Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse: un ruban en bronze relie les statues, et sur ce ruban on lit l'inscription "O Canada, Mon Pays, Mes Amours". Ces mots sont ceux du refrain d'une chanson patriotique écrite par Cartier et chantée pour la première fois par lui-même à l'occasion de la première célébration de la fête nationale des Canadiens français, la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1835. Cartier fut le premier secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste, l'association nationale canadienne française. Cette chanson fut aussi chantée par Cartier, alors premier ministre du Canada, sur le steamer à bord duquel le Roi Edouard VII, Prince de Galles, vint visiter le Canada. Le prince exprima alors son plaisir d'entendre Cartier chanter les chansons de son pays, mais plus particulièrement celle de "O Canada Mon Pays, Mes Amours".

Une des figures au centre de ce groupe, la province de Québec, a les yeux tournés vers la statue de Cartier, qui se trouve placée plus haut. Cette statue de Cartier, qui mesure 11 pieds de hauteur, est de bronze, et est placée au centre de la base de la colonne. Cartier tient à la main un papier roulé sur lequel est inscrit: "*Avant tout soyons Canadiens.*" C'est le titre d'une chanson écrite par Cartier et chantée en 1837 dans les rues de Montréal par les Fils de la liberté, dont Cartier était le secrétaire.

A la base du monument au-dessous des quatre statues des provinces, on lit l'inscription suivante, empruntée d'un discours prononcé par Cartier en 1865: "*Nous sommes de races différentes, non pas pour nous faire la guerre, mais pour travailler ensemble à notre propre et commun bien-être*".

Au-dessous de la statue de Cartier est placé son écusson en bronze, qui porte sa devise: "*Franc et sans Dol*". Au-dessus de la statue, près du haut de la colonne, l'écusson de la Cité de Montréal est gravé dans le granit.

A la base du monument, en arrière, sont cinq figures de bronze de la même dimension que celles qui sont sur le devant du monument. Elles représentent les provinces de l'Ile du Prince-Edouard, du Manitoba, de la Colombie Anglaise, de l'Alberta et de la Saskatchewan, qui entrèrent subséquemment dans la Confédération. Ces figures sont reliées entre elles par un ruban portant l'inscription, en anglais, "*La défense du drapeau est une des bases de la Confédération*", une phrase encore empruntée d'un discours prononcé par Cartier à la conférence d'Halifax, en 1864. Au-dessus de ces figures, en arrière de la colonne, au même niveau que la statue de Cartier, se trouve une autre figure de 11 pieds de hauteur, en bronze. C'est celle d'un soldat défendant le drapeau, emblême de la citation qui vient d'être mentionnée, et aussi pour rappeler que Cartier fut le premier ministre canadien de la Milice, et que ce fut lui qui établit la milice canadienne.

Sur la poitrine de chacune de ces neuf statues on voit un bouclier portant l'écusson de la province qu'elles représentent.

A la droite et à la gauche de la base sont des groupes de statues en bronze: celui de gauche représente l'"*Education*" et celui de droite, "*La Législation*".

Surmontant la colonne se trouve un gros globe sphérique en bronze portant une statue de *La Renommée* tenant à la main une couronne qu'elle semble vouloir déposer sur la tête de Cartier. Cette figure de *La Renommée* mesure 18 pieds de hauteur et l'expansion de ses ailes est de 20 pieds; elle pèse 12,000 livres. Au centre des quatre figures à la base de la façade, on voit l'inscription: "*A Cartier, la reconnaissance et l'admiration d'un peuple*". En arrière, au bas du groupe des cinq provinces, est inscrite la citation suivante empruntée d'un discours prononcé par Cartier, en 1867: "*Le Canada doit être un pays non de licence, mais de liberté, et toutes les libertés doivent être protégées par la loi.*"

A chacune des quatre approches du monument se trouve un piedestal en granit, qui sera surmonté par des lions en bronze mesurant 9 pieds de hauteur par 3 pieds et 8 pouces de largeur.

En arrière du monument seront placés deux lampadaires en bronze.

Il a fallu soixante wagons de chemin de fer pour transporter le granit nécessaire pour la construction du monument. Ce granit provient des carrières du comté de Stanstead, province de Québec.

Les statues en bronze du monument ont été coulées à Bruxelles, Belgique, où M. G. W. Hill, le sculpteur, possède un atelier.

Le site du monument est à l'entrée du Mont-Royal, sur le versant de la montagne, moins d'un mille de distance du centre de la ville de Montréal, qui fut la scène des labeurs et des triomphes de Cartier.

Le sculpteur, M. G. W. Hill, R. C.A., est un Canadien dont les oeuvres d'art sont bien connues en ce pays. Il étudia à l'Académie des Beaux-Arts et à l'Ecole Julien, à Paris. Parmi ses principaux travaux, les monuments de "Strathcona Horse" à Montréal, "George Brown", à Ottawa, le Monument des soldats, à London, Ontario, et "D'Arcy McGee", à Ottawa, sont les plus connus.

Ce que Cartier fit pour le Canada

La carrière politique de Cartier couvre la période datant de 1814 à 1872, période qui, selon Lord Dufferin, fut la plus grande et la plus glorieuse époque de l'histoire de notre pays.

Le nom de Cartier est intimement lié à tous les grands actes politiques de cette importante époque, entre autres:

La construction du Chemin de fer de Montréal et Portland.

La décentralisation judiciaire.

L'abolition de la tenue seigneuriale.

Le choix d'Ottawa comme capitale.

La construction du Grand Tronc et du Pont Victoria.

La codification des lois civiles et de la procédure civile.

La modification des lois criminelles.

L'acte des Municipalités du Bas-Canada.

La loi concernant les bureaux d'enregistrement.

L'organisation de notre système d'instruction publique.

La fondation des écoles normales.

La création d'une ligne de vapeurs océaniques.

L'amélioration et l'approfondissement du fleuve St-Laurent.

Le creusement de canaux.

La confédération des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord.

L'acquisition des Territoires du Nord-Ouest.

La construction du chemin de fer Intercolonial d'après le tracé actuel.

L'établissement de la Province du Manitoba.

L'admission de la Colombie Britannique dans la Confédération.

L'organisation de notre système militaire.

Ce fut aussi Cartier qui proposa le 26 avril 1872 le grand projet du Pacifique Canadien et qui en conduisit le débat.

Ouverture du Collège des Jésuites à Régina

Le collège Campion, sous la direction des RR. PP. Jésuites, à Régina, a ouvert ses portes jeudi dernier. Les élèves sont nombreux et tout fait espérer que la nouvelle institution va se développer rapidement. Le supérieur est le R. P. Mac Mahon, S.J.

Le gouvernement est opposé à la gratification

Ottawa.—Les représentants de la Ligue des Vétérans de Toronto ont eu une entrevue avec le gouvernement, samedi, au sujet de la gratification de $2,000. Ils ont été informés que le pays était incapable de fournir une somme aussi considérable et qu'il était inutile pour eux de continuer l'agitation, car le gouvernement ne se laisserait pas intimider.

LETTRE DE PARIS

Une victoire intérieure

La France a célébré de diverses façons l'anniversaire des journées historiques où elle subit l'agression allemande et se réveilla de sa longue torpeur. Mais je ne crois pas qu'aucune cérémonie ait égalé en signification profonde et en promesses d'avenir, l'événement qui s'est accompli le 21 juillet. Ni les échos, ni les répercussions n'en sont encore affaiblis; au contraire, on continue d'en commenter les circonstances et d'en recueillir les leçons. J'en voudrais dire ici quelques mots.

Ces lettres ont surtout pour objet de dégager, parmi les incidents et les manifestations de la vie nationale, les symptômes où se révèle le moral français. Or, le 21 juillet 1919 est une des dates où le moral s'est affirmé avec le plus de force et le plus d'énergie.

Que s'est-il donc passé ce jour-là? Il ne s'est rien passé du tout, et c'est précisément dans cette carence d'événements que réside la signification de cette journée. Il devait se passer quelque chose de grave et de retentissant; et rien ne s'y est passé.

La Confédération générale du travail ou C.G.T., avait choisi cette date pour y manifester sa puissance et pour y dicter, au peuple et à l'Etat, sa volonté. Et la C.G.T. a dû renoncer, contrainte, à ses desseins. Elle a été vaincue. La France qui huit jours auparavant célébrait dans l'allégresse et l'enthousiasme, sa victoire sur l'ennemi du dehors, a triomphé de l'ennemi du dedans.

Succès considérable! Il faut, pour en mesurer l'importance et l'étendue, se souvenir du prestige et de l'autorité que la C.G.T. avait pris depuis quelque temps, de la suprématie qu'elle s'arrogeait, de la considération qu'on avait la faiblesse de lui accorder.

Elle se proclamait la représentation indiscutable et organisée de la classe ouvrière; elle se posait, ouvertement, comme un état dans l'Etat; elle aspirait, sans vergogne, au pouvoir. Enivrée par l'exemple des républiques socialistes qui s'élèvent de tous côtés sur les ruines des Empires, elle comptait bien que son heure était venue. Le gouvernement, au lieu de la rappeler à des ambitions plus modestes et plus justes, la flattait dans ses rêves et dans ses commissions. Il la conviait à siéger dans les commissions de la paix au nom des travailleurs de France. Le patronat et la bourgeoisie, sans discipline et sans cohésion, ne semblaient ni capables, ni désireux de lui opposer une résistance sérieuse. Parmi les ouvriers eux-mêmes, un grand nombre, secrètement hostiles au programme et au personnel de cette institution, s'y ralliaient de guerre lasse, afin d'en partager les bénéfices. Et, grâce par ce concours de capitulations égoïstes ou craintives, la C.G.T. qui, cependant, ne rassemblait qu'une minorité de la classe laborieuse, montait lentement, mais sûrement, vers la réalisation de ses desseins.

Le premier mai, on s'en souvient, elle avait essayé une mobilisation de ses forces: un chômage à peu près général, pour célébrer la fête du travail. On s'était prêté, par nonchalance ou imprévoyance, à cette démonstration; et bien qu'elle n'eût pas entièrement réussi, la C.G.T. avait tiré avantage du consentement forcé des administrations publiques et de la complicité, plus ou moins contrainte, d'une masse de travailleurs.

Aussi, le moment lui parut-il arrivé de frapper un grand coup. Ce grand coup, ce serait une manifestation nouvelle qui, tout ensemble, affirmerait chez elle une organisation politique en même temps qu'une fédération syndicale et proclamerait sa puissance en suspendant à son gré la vie de la nation. Le 21 juillet, la classe ouvrière arrêterait partout le travail, afin d'appuyer les revendications de la C.G.T. dans les questions d'ordre intérieur et de relations étrangères. Elle réclamait, notamment, une amnistie générale, effaçant jusqu'aux attentats commis contre la France, et la cessation de toute hostilité contre l'anarchie bolcheviste.

La C.G.T. réussirait-elle à entraîner, dans le mouvement, les foules travailleuses, et, sous leur pression, à intimider une fois de plus la société bourgeoise et le gouvernement? Elle y comptait bien et, pour tout dire, elle ne semblait pas si présomptueuse en l'espérant.

Toutes proportions gardées, son offensive était comparable à l'agression allemande au mois d'août 1914.

De même que l'état major ennemi, les dirigeants de l'association révolutionnaire avaient la double conviction de leur supériorité de discipline et de préparation et de l'infériorité morale et matérielle de l'adversaire. Il y a cinq ans, les armées allemandes se précipitaient vers la Marne, avec une mentalité de vainqueurs, persuadés que les troupes françaises en déroute étaient affaiblies par le sentiment de la défaite; les soldats du Kaiser, orgueilleux de leur puissance et de leur discipline, croyaient n'avoir devant eux qu'un peuple énervé par la jouissance et l'anarchie. De même, il y a quelques semaines, la C.G.T. marchait contre l'administration gouvernementale et la société bourgeoise, avec un état d'esprit triomphateur, assurée déjà que les classes autrefois dirigeantes avaient secrètement abdiqué leur pouvoir; les bataillons révolutionnaires, entraînés par la certitude de leur audace entreprenante et de leur cohésion vigoureuse, ne pensaient aussi à combattre qu'une multitude corrompue par l'abus des richesses et la discorde intérieure.

Les maîtres de l'Allemagne et les chefs de la C.G.T. commettaient la même erreur. Ils ne soupçonnaient pas les réserves inépuisables de la vertu française, aiguillonnée par l'outrage et par le péril. En face de l'invasion qui menaçait l'existence et l'honneur de la patrie, tous les instincts ou plutôt toutes les traditions de la race eurent un subit et splendide réveil; le sens national unit soudain tous les cœurs, raviva l'esprit de discipline et l'élan de sacrifice; un peuple nouveau, ou plutôt renouvelé surgit de nos alanguissements, de nos frivolités et de nos divisions!... Nous avons été témoins hier, d'un phénomène, sinon égal, — il ne faut rien exagérer, — du moins analogue. Devant les prétentions de la C.G.T., la société française a spontanément compris que se plier à de pareilles fantaisies, c'est se courber sous un joug de servitude; elle a senti que l'ordre et la paix de la nation française était en jeu: elle a discerné que le chômage révolutionnaire du 21 juillet serait un premier pas sur un chemin glissant, qui descend tout droit vers le bolchevisme. Et d'un redressement général et presque instinctif, elle a réagi. Pétri de bon sens, d'amour du travail, de respect pour la discipline, l'ordre et l'autorité, le peuple français n'a pas voulu se laisser entraîner dans une aventure absurde et dangereuse, dans une voie de désordre et de dépérissement.

Et, alors, ce que la C.G.T., n'avait pas prévu, des associations jusque-là dociles ou résignées à se consignes les plus arbitraires, ont refusé d'obéir. L'exemple courageux donné précédemment par les syndicats ouvriers catholiques a suscité de nombreux imitateurs. Le monde patronal et la société bourgeoise, enhardis par cette résistance et pressés par l'instinct de conservation, se sont réveillés de leur torpeur et ont fait trêve à leurs querelles; des consortiums industriels et commerciaux sont entrés dans la lice, avec une bravoure inattendue; ils ont engagé des campagnes de presse, adressé des manifestes au peuple et tancé vertement les hésitations gouvernementales. Si bien que le gouvernement lui-même, encouragé par la révélation de ces forces nouvelles et par cette agitation antirévolutionnaire, a pris parti: d'un geste énergique il a déclaré qu'il protégerait les travailleurs... travaillants, contre toutes les tentatives des bandes cégétistes; il a menacé le personnel des chemins de fer, encore mobilisé, des foudres du Conseil de guerre; M. Clemenceau en personne a fait venir les chefs de la C.G.T. pour leur donner un avertissement catégorique.

La C.G.T., cependant, ne s'est pas avouée vaincue, au premier coup. Elle a fait-front à la résistance. Elle a essayé d'emporter le succès de haute lutte. Elle a réussi même à reconquérir, au nom de la discipline syndicale, certains récalcitrants. Les dirigeants des cheminots, après avoir renaclé contre le chômage, ont fini par y consentir; ils devaient, pendant 24 heures, arrêter tous les trains, immobiliser tout le trafic des voyageurs et des marchandises. Enfin, les cégétistes en ont tant fait, ils ont tellement prodigué les objurgations et les violences de langage,... qu'ils ont rendu, finalement, leur défaite éclatante.

Car il a bien fallu qu'ils se résignent à la défaite.

Trois jours encore avant la date fatidique, ils lançaient à la classe ouvrière une consigne rageuse et vitupérante, où ils lui intimaient l'ordre formel de cesser tout travail, le 21 juillet! Le lendemain, après une délibération orageuse, décidément convaincus de leur échec et voulant, un peu tard, en masquer l'importance, ils décommandaient bruyamment la manifestation; ils invoquaient un prétexte incohérent et vain pour la remettre à une époque indéterminée et se donner le suprême ridicule d'inviter d'un ton autoritaire et majestueux, tous leurs adhérents... à travailler.

Telle est, en raccourci, l'histoire de ce 21 juillet 1919. Il a démontré péremptoirement la santé morale de la France. Au milieu d'une Europe en ébullition, notre pays apparaît comme un des plus solidement attachés aux principes d'ordre social et l'un des plus intimement pénétrés de l'esprit de discipline et de travail. Il est clair que la C.G.T. ne voudra pas rester sur cette défaite et que nous aurons encore à subir ses violences ou ses intrigues. Mais on doit espérer que notre peuple honnête et laborieux, après avoir pris conscience de lui-même, de ses volontés profondes et de sa force réelle voudra organiser les ressources et les éléments dont il vient de sentir la puissance.

François VEUILLOT.

ALBERTA

BEAUMONT, Alta

La mort vient de nous enlever une de nos bonnes chrétiennes dans la personne de Mme Elise Morneau, veuve de Charles Morneau, décédée le 1er septembre à 3 heures du matin, à l'âge de 67 ans. Depuis la mort de M. Morneau, en 1913, la défunte était atteinte d'un mal affreux: un cancer dans l'estomac. Elle avait subi une opération, mais toute la science médicale déployée n'avait pas pu enrayer le mal hideux qui progressait toujours d'une manière alarmante, à tel point qu'elle ne pouvait vaquer à ses occupations depuis plusieurs mois. Il y a un mois, la défunte prenait le lit pour ne plus se relever.

Nous perdons dans Mme Morneau une personne dévouée pour tout ce qui concernait la religion, une âme droite et honnête. Sa grande foi et son sens tout chrétien lui faisaient supporter avec calme et résignation les souffrances et les peines. Elle rapportait à Dieu ses épreuves et voyait dans la main qui la frappait un moyen de travailler plus efficacement à son salut éternel. C'est durant la dernière semaine de son existence ici-bas qu'elle édifiait par ses paroles de foi tous ceux qui se pressaient autour de son chevet. Elle parlait du Ciel et se disait heureuse de pouvoir aller rejoindre son cher mari dans la béatitude de Dieu. Elle demandait pardon à ceux auxquels elle avait fait tort et lorsque le mal lui arrachait des soupirs, elle se tournait vers le crucifix et demandait pardon pour un acte qui lui paraissait lâche et indigne d'un disciple du Divin Crucifié. Sentant sa fin approcher, elle demanda sa fille et ses petits enfants les bénit et recommanda aux parents de donner à ces chers petits une éducation chrétienne. Enfin, elle dit une dernière parole aux époux, leur disant qu'elle les aiderait du haut du ciel et leur rappela le bon exemple qu'ils devaient donner autour d'eux. La veille de sa mort, elle demanda les derniers sacrements, ajoutant qu'elle serait heureuse de mourir aux premières heures du matin. Avec quel empressement et quelle ferveur elle reçut ce grand sacrement et exprima l'espoir que la Sainte Vierge vint la chercher bientôt!

Mme Morneau n'a jamais eu d'enfants, c'est pourquoi elle adopta sa nièce, à présent Mme Omer Royer, de Beaumont. Un frère de la défunte, M. Pierre Roberge, est à St-Paul des Métis; trois autres sont aux Etats-Unis; une sœur, Mme Zoel Demers est à Rice Lake, Wis.; et une autre, Mme Vve André Vient, autrefois de Strathcona, est actuellement dans l'Etat de Washington.

PINCHER CREEK, Alta

FIN DE VACANCES.—Le mois de septembre a ramené dans notre ville ceux qui avaient profité de la bonne saison, soit pour faire un voyage de repos, soit pour visiter leurs parents. La plupart des premiers se sont dirigés vers le lac Waterton, dont le renommée s'accroît tous les jours. Quelques-uns des autres sont allés dans les provinces de l'Est. Mentionnons parmi eux: M. et Mme Jos. Fournier, M. et Mme Phil. Bourque, Mme H. Marquis et Mme L.-D. Méthot, Mme D. Cyr et Mlle Lee

Notre curé, le R. P. L. Pilon, O.M.I., avec son assistant le P. M. Lépine, O.M.I., sont allés visiter les paysages pittoresques de la Passe jusqu'à Elko.

OUVERTURE DES CLASSES.—Les classes ont recommencé dès le 2 septembre. L'école séparée, qui venait de faire toilette neuve, s'est remplie de tous les enfants catholiques désireux de recevoir une éducation vraiment catholique.

Le couvent avait, la veille, ouvert ses portes aux pensionnaires. Garçons et filles sont accourus de tous les coins du district, de la Passe et jusque de Lethbridge. Une bonne moitié des 60 pensionnaires sont de langue française. S'il faut en juger par leurs traditions passées, les Religieuses Filles de Jésus leur donneront une instruction et une éducation de premier ordre. En effet, sur les huit élèves qui se sont présentés aux derniers examens du gouvernement, huit, soit cent pour cent, ont été reçus avec honneur.

Un certain nombre de nos jeunes gens sont aussi aux collèges de Calgary et d'Edmonton. Des jeunes filles suivent de même les cours des couvents de ces villes.

EN VISITE.—Le Rév. P. Le Vern, O.M.I., de la Réserve des Piégans, a passé au presbytère une huitaine de jours, dont il a profité pour faire sa retraite annuelle.

—M. le curé Cosman, de Blairmore, était l'hôte du P. Pilon, la semaine dernière.

—Le frère scolastique H. Routhier des Oblats, a été pour une semaine l'hôte du Père curé et de sa famille. Il revenait de Lachine, P.Q., où il a fait son noviciat. Son passage parmi nous aura peut-être été pour quelques-uns l'exemple qui produira d'autres aspirants à la prêtrise. Il est retourné poursuivre ses études de philosophie à Edmonton.

BAPTEMES.—Le 7 septembre courant, M. Donat Thibère a fait baptiser son fils, Joseph-Eloi-Armand. Le parrain a été Jean-Baptiste Thibère, de Valleyfield, et la marraine, son épouse.

—Le 24 août, M. Dominique Cyr a fait baptiser une fille Esther-Blanche. Parrain et marraine, M. et Mme Magloire Hébert.

FAIBLE ET MALADE. Mme Elzire Quintrit de Ferrum, Va., âgée de 85 ans, était si faible et si malade, qu'il lui était presque impossible de se remuer. Elle prit quatre bouteilles de Novoro du Dr. Pierre et maintenant elle est aussi agile qu'une jeune fille. Ce simple remède herbeux est le meilleur tonique qui existe pour personnes âgées. On ne le trouve pas dans les pharmacies. Pour de plus amples informations, écrire au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Les remèdes du Dr Pierre sont délivrés au Canada, libres de tous droits.

La Semaine Sociale de Metz

Tous ceux qui suivent avec attention le mouvement social catholique connaissent, au moins de nom, les *semaines sociales*. Cette institution française, qui remonte déjà à 1904, a pour but de permettre aux catholiques, hommes d'études ou d'action, qui s'intéressent aux problèmes sociaux de l'heure présente, de les examiner en commun, huit jours durant, sous la direction de professeurs expérimentés ou de praticiens rompus au mécanisme des organisations économiques.

Chaque année, depuis 104 jusqu'à 1914, la *semaine sociale* de France a réuni dans l'une des grandes villes de ce pays l'élite intellectuelle des catholiques français auxquels se sont toujours [illegible] quelques-uns de leurs amis [illegible] nations. En 1914, la [illegible] session, qui devait se tenir [illegible], ne put avoir lieu, à [illegible] de la guerre. 1919 a vu la [illegible] des assemblées interrompues. C'est dans Metz délivrée [illegible] rencontrés, au nombre [illegible] 800, les "semainiers" [illegible]. On aurait pu craindre [illegible] la mort, en les décimant, [illegible] moins nombreux à cet [illegible] rendez-vous. Il n'en [illegible]. De nouveaux venus, [illegible] l'action sociale par les [illegible] des récents événements [illegible] sont accourus prendre les [illegible] laissées vides par leurs [illegible] tombés au champ d'honneur.

[illegible] circonstances ne pouvaient [illegible] de donner à cette première *Semaine Sociale* d'après [illegible] un cachet particulier. Les [illegible] des précédentes sessions, [illegible] de toutes les régions de la France s'y sont retrouvés avec [illegible] les catholiques messins [illegible] accueillis avec une joie in[illegible]. Un sentiment de large [illegible] satisfaction s'épanouissait [illegible] visages. Chacun pen[illegible] foulait librement le pa[illegible] Metz, la cité fidèle, toute [illegible] encore de son retour [illegible] patrie.

Mais une *semaine social* est une semaine laborieuse. Professeurs et auditeurs avaient à remplir ensemble un programme très chargé. Chaque jour, quatre cours étaient donnés, les uns théoriques et doctrinaux, les autres pratiques. Après la messe, on se groupait dans la chapelle du Petit Séminaire de Montigny, création de Mgr Dupont des Loges, pour entendre, tantôt le R. P. Sertillanges, tantôt le R. P. Danset, de l'Action populaire, exposer les principes qui doivent diriger l'action sociale catholique.

Le dernier cours de l'après-midi avait lieu dans la salle du Terminus, située non loin de la gare, et pour cette raison, plus facilement accessible à la population messine. C'est dans cette même salle, très vaste et fort bien disposée, que parlèrent, aux assemblées générales du soir, M. Louis Madelin, l'historien bien connu, le R. P. Rutten, secrétaire général des Unions professionnelles chrétiennes de Belgique, M. Duval-Arnould, conseiller municipal de la ville de Paris, M. Prevel, maire de Metz et M. le Chanoine Collin, directeur du *Lorrain*.

La *Semaine sociale* de Metz, qui dura du 4 août au 10 août, s'était ouverte dès le lundi 4 août au soir, par une cérémonie religieuse à la cathédrale que présida Mgr Pelt. M. l'abbé Thellier, de Poncheville prononça un éloquent discours. Auparavant, les *Semainiers* s'étaient rendus par groupe sur la tombe de Mgr Dupont des Loges, qui, durant tout son épiscopat, incarna à Metz, la résistance et la fidélité françaises. Au soir du jeudi 7 août, une cérémonie religieuse se tint également à l'Eglise Notre-Dame. C'est le R. P. Dargent, messin lui-même, qui y prit la parole. Le 11 août enfin, les "Semainiers" avant de se séparer, firent en grand nombre le pèlerinage de Sainte Odile.

Mais ce ne fut là, pour ainsi dire, que le cadre extérieur dans lequel s'est déroulée la *Semaine Sociale*. On ne se ferait qu'une idée incomplète, si on la représentait seulement comme une suite d'assemblées brillantes, groupant un auditoire d'élite, devant des orateurs de marque où si l'on n'y voyait qu'une manifestation patriotique durant laquelle fraterniseraient Messins et Français.

Tout au cours du XIXème siècle, les catholiques de France ont apporté une attention particulière à l'étude et à la solution des problèmes sociaux. La *Semaine Sociale* est aujourd'hui l'héritière et la continuatrice de l'œuvre commencée par Frédéric Ozanam et Charles de Montalembert et reprise, il y a quarante ans, avec tant de succès par Albert de Mun. Elle s'encadre aussi dans l'effort catholique social international auquel sont associés les noms d'un Manning, d'un Ireland, d'un Kettener et d'un Toniolo.

Son originalité propre est de n'être point un congrès où l'on discute, émet des vœux, prend des décisions, mais une suite de cours et de conférences où l'on cherche à se documenter et à s'instruire. Aux *Semaines Sociales*, on vient s'initier, sous le contrôle de l'Eglise, aux enseignements sociaux catholiques; ce sont des conseils et des directives d'action que l'on demande à ceux qui, par leur science, leur compétence, sont à même de les donner. Il faut croire que la méthode est bonne et fructueuse, puisque la *Semaine Sociale* de France, chaque année, pendant dix ans, a obtenu un succès croissant, puisque son organisation a été imitée, hors de France, dans une dizaine, de nations, puisqu'enfin, aux premiers mois qui ont suivi la paix, on l'a vu renaitre, plus fréquentée et plus fructueuse que jamais.

Mais quelles idées sociales ont donc plus particulièrement retenu l'attention des catholiques français qui se sont rencontrés à Metz?

Ils se sont efforcés, d'abord, avant de reprendre leur action interrompue par la guerre, d'affirmer avec énergie les principes dont ils se réclament. C'est de la doctrine catholique, appliquée à la vie sociale, qu'ils attendent le renouvellement du monde contemporain. Ils se sont donc posé avec M. Duthoit, professeur d'Economie politique à la Faculté libre de Lille et avec le Père Sertillanges, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en adversaires irréductibles du matérialisme. C'est cette philosophie devenue triomphante, qui est la cause lointaine et obscure de la guerre. Partout répandue, elle dominait la pensée allemande qu'elle a entrainée à l'impérialisme. Toutes les fois que l'homme met sa fin dans la possession des choses d'ici-bas, il devient la proie de l'esprit de convoitise. La grande tâche présente des catholiques dans le monde est de travailler à la destruction de ces fatales erreurs et de redresser, dans les intelligences, la notion faussée du vrai sens de la vie.

S'inspirant de cette pensée fondamentale, les professeurs de Metz ont examiné, à sa lumière, les plus importants parmi les problèmes sociaux que pose l'heure présente. Par la voix du P. Sertillanges et de M. René Pinon, professeur à l'Ecole des sciences politiques et collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes*, ils se sont déclarés partisans de la Société des Nations, qui leur paraît digne d'être approuvée par les catholiques, parce qu'elle répond à une nécessité des temps actuels et parce qu'elle est un retour à l'idée de chrétienté. Par la voix du P. Rutten, de M. Max Turmann, professeur à l'université de Fribourg, de Mlle Poncet, secrétaire des syndicats féminins de l'Isère, de M. Zirnheld, président du syndicat des employés de Paris, ils ont préconisé une organisation professionnelle qui, tout en éloignant le syndicalisme des voies révolutionnaires, lui permettra d'instaurer la paix entre les classes, dans la justice pour le plus grand bien des travailleurs, dont les revendications légitimes doivent être favorablement accueillies.

Mais c'est l'éducation qui oriente la vie par la manière dont elle dispose les jeunes générations à l'accomplissement de leurs devoirs. L'éducation doit être sociale, a expliqué M. l'abbé Leleu, supérieur de l'institution libre du Sacré-Cœur de Tourcoing, dont une longue captivité dans les camps de représailles n'a point affaibli l'ardeur. Cette éducation sociale, la famille la première doit la donner, a complété M. P. de Vujst délégué général de la *Ligue d'Education familiale de Belgique*.

Mais encore, en ce moment, plus que jamais, la question sociale embrasse d'autres problèmes que celui de l'éducation et de l'organisation professionnelle des travailleurs du commerce et de l'industrie. Comment donc se pose la question agricole au lendemain de la guerre? C'est ce qu'a dit M. Terrel, secrétaire général du journal hebdomadaire agricole: la *France rurale*. Qu'elle peut être l'organisation économique et sociale d'une grande région rurale? C'est ce qu'a décrit M. Maurice Anglade, président de la *société d'encouragement aux Institutions agricoles du Plateau Central*.

Ces hautes considérations, cette documentation choisie n'ont point épuisé l'ardeur des "semainiers". Entre deux cours, ils trouvèrent le temps de parcourir Metz, ses églises, ses musées et de causer entre eux sous les ombrages de Montigny. Ces causeries familières, entre hommes animés de préoccupations identiques ne sont point la partie la moins utile des *semaines sociales*. Elles permettent d'échanger des idées, des impressions, des services; elles fournissent l'occasion de rapprochements précieux. Se produisant à Metz, elles ne pouvaient manquer de fondre plus harmonieusement au creuset d'une cordiale intimité, les catholiques français avec leurs frères messins qui vécurent presque un demi-siècle séparés de la famille nationale.

La journée du dimanche 10 août, au cours de laquelle l'*Association catholique de la Jeunesse française et l'Union lorraine* tinrent des séances communes, tandis que M. Eugène Duthoit et M. le Chanoine Desgranges prenaient la parole à Strasbourg devant un auditoire enthousiaste, acheva cette fusion déjà profonde des esprits et des cœurs.

De telles manifestations ne peuvent avoir que d'heureuses conséquences. Par elles, la Lorraine et l'Alsace, après l'éclat triomphal des fêtes officielles, ont appris à mieux connaître les sentiments et les pensées de leurs catholiques. Elles ont fourni aussi aux catholiques sociaux de France l'occasion de s'entendre sur les principes d'action sociale qui leur sont communs.

Le mouvement catholique social français, moins riche peut-être que d'autres en réalisations pratiques, a toujours eu un caractère doctrinal marqué. Sa gloire est d'avoir produit des Albert de Mun et des Henri Lorin, dont l'influence a notablement dépassé leur pays et dont le rôle apparaîtra toujours plus grand, avec le recul des années. Il faut se souvenir que leurs exemples et leurs enseignements ont donné le branle à toute une floraison d'institutions sociales, dont les "Semaines Sociales" ne sont ni la moins utile ni la moins féconde. Ce branle donné ira s'élargissant. Il suffit de savoir ce qui s'est passé à Metz, du 4 au 10 août 1919, dans l'atmosphère émouvante de la cité lorraine, pour en être convaincu.

E. B.

Informations Agricoles

Par ordre de la Commission du blé

Winnipeg. — La Commission canadienne du blé a publié un ordre (No. 12) stipulant que le blé ne pourra être transféré par aucune compagnie de chemin de fer, sans un permis de la Commission du blé, dans les territoires suivants de l'Alberta et de la Saskatchewan.

Dans l'Alberta, le territoire borné au nord par le C.P.R., Lacombe à Compeer; à l'ouest, par la ligne de frontière de la province; au sud, par la frontière internationale; à l'est, par la ligne de la Saskatchewan.

Dans la Saskatchewan, subdivision du C.P.R., Cut-knife, Wilkie, Hardisty, Macklin, Biford, Hellfield, Kerrobert, Coronation, Swift Current, Empress, Maple Creek, Maynard, Shaunavon, et Govenlock. Subdivision du C.N.R., Kindersley, Biggar, embranchements Calgary, Cut-knife et Oban-Battleford.

---o---

Ventes de moutons et de porcs

Deux ventes de moutons et de porcs auront lieu cet automne: l'une à Régina, la dernière semaine de novembre, pendant l'Exposition d'hiver, probablement le 27 et le 28, l'autre à Saskatoon, dans la première semaine de décembre, pendant l'Exposition d'hiver, probablement le 4 et le 5. Ces ventes seront bien annoncées et l'on espère qu'un grand nombre d'acheteurs seront présents. Il y aura un droit d'entrée de 50c par animal. Toutes les entrées doivent être remises entre les mains du secrétaire d'ici le 1er octobre. On compte que plus de 150 moutons et plus de 75 porcs de pure race seront offerts en vente.

En plus de l'apport des fermiers de la province, l'association des éleveurs de moutons de la Saskatchewan importe environ 25 brebis de qualité exceptionnelle et 5 béliers de pure race de choix.

Ces importations sont faites conjointement avec la division des animaux du département d'Agriculture. Elles fourniront aux éleveurs de la Saskatchewan l'occasion de se procurer les meilleurs spécimens de moutons qui existent. La majorité se composera de Shropshire, mais les autres races seront aussi représentées.

Des informations au sujet de ces ventes peuvent être obtenues sur demande à M. Robertson, Département de l'Agriculture, Régina.

---o---

Les maladies du lin

Le lin est sujet à un certain nombre de maladies qui affectent son rendement et sa qualité. De toutes ces maladies, la plus grave au Canada et aux Etats-Unis est la brûlure. Elle est causée par un champignon qui attaque principalement les jeunes plantes, qui se fanent rapidement et meurent. Les plantes plus avancées s'affaiblissent, jaunissent et meurent lentement. Le champignon peut vivre dans le sol. Il se propage dans les champs où l'on cultive le lin plusieurs années de suite et finit par réduire à un tel point la production de la récolte que l'on dit que le sol est fatigué. Le champignon non seulement se conserve dans le sol, mais il est aussi porté par la paille de lin infectée et enfin par ses spores qui s'attachent à la graine. On peut prévenir la brûlure dans une large mesure en se servant de graine propre et bien nourrie venant autant que possible d'un champ qui n'a pas porté la maladie. La semence doit être traitée avec la solution ordinaire de formaline (une livre de formaline pour 40 gallons d'eau). Il faut environ un demi-gallon de la solution pour un boisseau de graine. On arrose la semence de cette solution au pulvérisateur en la brassant fréquemment à la pelle jusqu'à ce que toute la surface de la graine soit humide. On ratelle ensuite la graine pour hâter le séchage. Il ne faut pas mettre trop de solution, sinon la graine se prend ensemble. Certaines variétés de lin sont plus résistantes à la brûlure que d'autres et on fera donc bien d'employer ces variétés dans les districts où la brûlure cause beaucoup d'ennuis.

Le lin est aussi attaqué par une rouille qui produit, au commencement de l'été, des masses jaunes de spores, lesquelles sont transportées par le vent ou par les insectes, et propagent la maladie. Plus tard des régions noires apparaissent sur la tige. Elles se composent de spores d'hiver qui poussent au printemps et communiquent la maladie à la nouvelle récolte. La rouille n'est pas généralement très grave au Canada. On peut généralement la prévenir au moyen d'un bon assolement et en détruisant les tiges de lin et de paille qui peuvent communiquer la maladie à la récolte suivante.

On voit donc en somme que l'on peut, dans une large mesure, prévenir les maladies du lin en choisissant de la bonne semence appartenant à des variétés résistantes et venant de champs qui n'ont pas été attaqués par la maladie. Il faut nettoyer parfaitement la graine de façon à enlever toutes les graines légères ou retraites qui peuvent porter la maladie. La graine doit être traitée avec une solution de formaline, de façon à tuer toutes les spores de la maladie qui peuvent s'attacher à la graine. Il faut pratiquer l'assolement des récoltes pour que le champignon de la maladie succombe dans le sol avant que les nouvelles récoltes de lin soient cultivées. Ne laissez pas les tiges ou la vieille paille de lin retourner au champ où l'on cultive cette plante, car elles peuvent porter la maladie avec elle.

W. P. FRASER,
Préposé au laboratoire pathologique, Saskatoon Sask.

---o---

De la fausse et de la vraie folle avoine

Il importe de savoir distinguer une vraie folle avoine d'une fausse folle avoine. Cette distinction est relativement facile dans les plantes en végétation, car la fausse folle avoine a la pousse caractéristique d'une avoine cultivée par contraste à celle de la folle avoine dont la plante est plutôt frêle à épis tombants et à longs pedicules courbés sous le poids des graines. Les panicules de la vraie folle avoine mûrissent inégalement, les graines portées à la partie supérieure des épis et aux extrémités des branches mûrissent les premières et s'égrènent souvent avant que celles de la partie inférieure soient arrivées à complète maturité. Généralement la folle avoine dépasse beaucoup par sa hauteur l'avoine cultivée. La graine est brun-noirâtre presque noire, prenant une teinte plus claire au bout. De forme, elle ressemble à une avoine noire ordinaire, mais elle n'est pas aussi bien nourrie et diffère des variétés cultivées ordinaires en ce qu'elle porte à la base une cicatrice beaucoup plus large, ayant assez bien la forme d'un fer à cheval. Elle porte également une barbe longue et raide et une touffe de poils bruns serrés à la base. Dans les spécimens frais, ces poils couvrent presque la moitié de l'avoine; ils sont particulièrement nombreux sur la petite queue qui porte le grain antérieur ou deuxième grain de l'épillet, mais la cicatrice de la base avec ses poils et sa barbe peut disparaître au cours du battage ou des manutentions du grain.

Il existe différents types de folle avoine: 1o De forme blanche dont les graines sont blanc-crémeux, comme l'avoine blanche ordinaire et les poils si blancs qu'ils sont presque invisibles. Il est difficile de s'apercevoir de sa présence dans l'avoine blanche à cause de sa couleur caractéristique et l'on est porté à la confondre pour cette raison avec la fausse folle avoine. 2o De forme poilue. Elle ressemble au type décrit en premier lieu, mais elle en diffère dans les graines qui sont presqu'entièrement couvertes de poils serrés. La balle est d'une couleur un peu plus claire. 3o Une troisième variété ressemble aussi aux types précédents, sauf que ses graines sont d'un gris d'ardoise dont la fixité est toutefois instable, quelques-unes restant grises, tandis que d'autres tournent au blanc ou au noir. On en conclut qu'elles proviennent peut-être d'un croisement entre les variétés blanches et noires.

La fausse folle avoine ne présente pas les mêmes caractéristiques. Elle ne diffère des variétés cultivées dont elle provient que par sa longue barbe. Elle a également une graine de la m… forme, aussi bombée, mais outre la longue barbe, elle a une base de forme de fer à cheval, ressemblant aussi à une graine de folle avoine, excepté par la grosseur. On peut la distinguer de la vraie folle avoine par les caractéristiques suivantes: Plante au moins six pouces plus courte, tige plus forte en proportion, pédicules pas aussi longs, donnant à l'épi un aspect compact et plus droit; graines noires comme dans la vraie fausse avoine, mais moins poilues, surtout autour de la cicatrice, plus forte également et à côtes plus distinctes.

La graine de la fausse folle avoine n'est pas considérée comme dangereuse; elle germe promptement de même que l'avoine ordinaire et contient autant de nourriture que les variétés cultivées dont elle provient. Sa principale objection est sa longue barbe raide — qui cependant se casse généralement au cours du battage— et sa tendance à s'écaler. Mais c'est précisément cette caractéristique qui empêche la fausse folle avoine de se propager, car elle tombe naturellement à terre avant l'avoine régulière, et comme elle n'a pas la résistance de la vraie folle avoine, elle pousse l'automne et les gelées la détruisent avant qu'elle ait eu le temps de mûrir.

On s'est d'autre part assuré, par des expériences concluantes de grande culture que les graines de la fausse folle avoine qui s'égrènent et tombent à terre peuvent être détruites après la moisson par des binages provoquant la germination. Ce moyen n'a guère de valeur dans la lutte contre la vraie folle avoine.

---o---

Lumière du soleil dans les étables

Une des plus communes erreurs qui se glissent dans les plans des bâtiments de ferme au Canada, c'est le petit nombre de fenêtres que l'on y trouve, surtout dans les murs des étables. On se montre généralement soucieux de disposer convenablement les bâtiments par rapport les uns les autres; mais très souvent on n'a guère donné d'attention au bon éclairage des étables. On voit dans beaucoup d'endroits de belles granges et de magnifiques étables, très bien peintes et présentant à l'extérieur un joli coup d'œil mais elles sont très mal éclairées.

Prévention vaut mieux que guérison, et la lumière est le meilleur préventif connu contre les maladies. Des étables sombres et malpropres favorisent plus le développement et la diffusion des maladies que celles qui sont inondées de lumière. Rien de plus ennuyeux pour les personnes qui y travaillent que de se trouver dans l'obscurité en plein midi. On travaille naturellement mieux et plus vite dans une étable bien éclairée que dans une autre qui ne reçoit qu'une espèce de lumière blafarde. Pour l'amour du bien-être et de la santé, ce qui signifie évidemment plus de profits que l'on nous donne plus de lumière en nos bâtiments de ferme

MARCHE AUX GRAINS PRINCE-ALBERT

BLE

No. 1 Nord	$1.96
No. 2 Nord	1.89
No. 3 Nord	1.84
No. 4 Nord	1.76
No. 5 Nord	1.65
AVOINE	$1.00
ORGE	$1.25
FOIN, non pressé	$10.00 à $12.00
MOULEE, 100 livres	$2.50
SON, 100 livres	$2.50
BEURRE, la livre	40 à 50c
OEUFS, la douz.	45c à 50c
POMMES DE TERRE	$1.25
POUET, la livre	35c
PORC, la livre	28c
MOUTON, la livre	25c
BOEUF, la livre	14c

MARCHE AUX BESTIAUX de Prince-Albert (P. BURNS & CO.)

Bouvillons de choix, 8 à 10; de boucherie, 8 à 9; pesants de choix, 7 à 8; moyens, 5 à 8; vaches de choix, 6½ à 9½; communs, 5 à 6; conserve, 3 à 5½; bœufs, 6 à 7½; taureaux, 5 à 7½; veaux, 6 à 9.

Moutons.—Béliers, 10 à 11½; brebis, 8 à 10; agneaux, 12 à 13½.

Porcs.—De choix, au char, 20; de choix, au wagon, 19½.

MARCHE AUX BESTIAUX de Winnipeg

Bouvillons de boucherie, 6.75 à 11.25; génisses, 5.50 à 9.50; vaches, 4.00 à 9.00; taureau, 4.50 à 6.25; bœufs, 5.50 à 8.50; d'élevage, 5.00 à 7.25; à engraisser, 3.50 à 9.25; veaux, 5.00 à 11.00.

Porcs—De choix, 18.00; pesants, 15.00 à 16.00; truies, 13.00 à 14.00; verrats, 8 à 10.00; légers, 16.50 à 18.00

MARCHE AUX GRAINS de Winnipeg

AVOINE.—No 2 C.W., 83¾; 3 C.W. 83¼; 1 fourrage, 82¼; 2 fourrage, 81¼.

ORGE.—No. 3 C.W., $1.24⅛; 4 C.W. $1.21⅛; rejetée, $1.16⅛; fourrage, $1.15⅝.

LIN.—1 N.W.C., $4.78; No. 2 C.W. $4.53; No. 3 C.W. $4.35; condamné, $4.23.

PRINCE-ALBERT

Le Gouverneur général à Prince-Albert

Le Duc et la Duchesse de Devonshire, deux de leurs filles et plusieurs autres membres de la maison vice-royale ont passé la journée d'hier dans notre ville et y ont été l'objet d'une chaude bienvenue de la part des citoyens. Une réception publique a eu lieu dans le square de l'hôtel de ville. En réponse à l'adresse du maire, le gouverneur général a parlé des problèmes d'après-guerre et des grandes ressources du Canada qui doivent aider à la reconstruction du monde. Un grand nombre de citoyens de la ville et du district ont été présentés au duc et à la duchesse.

Le parti vice-royal a fait une visite aux établissements Burns. Il s'est ensuite rendu au Collegiate, où les enfants de la ville avaient été assemblés sous la conduite de leurs instituteurs et institutrices. Dans l'après-midi, le duc et sa suite ont pris part à une partie de chasse aux canards organisée en son honneur.

Le train vice-royal a quitté Prince-Albert ce matin. Cette visite du gouverneur général était impromptue et tout à fait sans cérémonie.

Le ténor Paul Dufault viendra à Prince-Albert

Nous sommes heureux d'annoncer une nouvelle qui réjouira tous les amateurs de beau chant et de belle musique. Le célèbre ténor canadien Paul Dufault se prépare à faire une tournée dans l'Ouest et il sera à Prince-Albert au commencement de [illegible].

M. Laberge, de Montréal l'organisateur de cette tournée, était parmi nous ces jours derniers et il a conclu des arrangements pour un grand concert qui sera donné au Théâtre Empress. Ce sera un événement artistique sans précédent dans notre ville et les Franco-Canadiens seront justement fiers d'acclamer un de leurs compatriotes qui s'est acquis comme chanteur une réputation mondiale.

Nous donnerons prochainement des détails.

Clôture de la retraite

La clôture de la retraite française a eu lieu dimanche à la cathédrale. Les communions ont été très nombreuses à la messe du matin. La cérémonie de la clôture, le soir, a été marquée par la consécration des familles au Sacré-Cœur et la bénédiction apostolique. Nul doute que cette retraite de huit jours, qui a été bien suivie par le gros de notre population française, portera des fruits durables.

Le marché aux animaux est ouvert

Le marché aux animaux de Prince-Albert est maintenant ouvert et en opération. Le premier char a été reçu mercredi dernier et le premier bœuf déchargé a été offert à l'hôpital de la Sainte Famille et à l'hôpital Victoria. Ce don était fait par Georges Russell, le premier expéditeur, et J. M. Paul, le gérant du marché.

M. Russell a envoyé son premier char d'animaux de Debden. Il comprenait 22 têtes de première qualité.

Tous les expéditeurs et les fabricants de conserves de viande de l'Ouest ont été notifiés de l'ouverture du marché et les opérations commencent à être actives.

Les bureaux de l'administration sont en partie occupés et le reste du travail est poussé activement. Le premier bureau d'expéditeur a été loué par Georges Russell.

Graduation de gardes-malades à l'hôpital de la Ste-Famille

Lundi a eu lieu à l'hôpital de la Sainte Famille la cérémonie de la graduation des gardes-malades, sous la présidence du Dr Reid. Les diplômes ont été remis par le R. P. Panhaleux, à la révérende Sœur Liguori et à Mlles Marie Kilden, Marie Holderness et P. I. Petitt. Un joli programme de chant et de musique avait été préparé pour la circonstance et fut très bien rendu. On présenta un bouquet de fleurs à chacune des graduées. Des discours furent prononcés par le Dr Deid, le R. P. Panhaleux et le Dr Bliss qui tour à tour félicitèrent les gardes-malades et firent l'éloge de l'institution dont les excellents services sont hautement appréciés sous la direction des Soeurs de la Charité qui sont elles-mêmes des gardes-malades émérites et d'un dévouement inlassable.

Gervais, Carmel et Saint-Germain obtiennent un sursis

Gervais, Carmel et Saint-Germain, les meurtriers de James McKay, qui devaient être exécutés ce matin à la prison de Prince-Albert, ont obtenu un sursis d'un mois.

Samedi, le shérif Seath a reçu du juge en chef Brown, de Régina, le télégramme suivant:

"Sur demande du ministre de la justice, j'ai accordé aujourd'hui un sursis à Gervais, Carmel et Saint Germain jusqu'au 17 octobre. Je vous envoie un ordre en forme par le premier courrier. Veuillez accuser réception télégraphique de cette dépêche.—T. J. Brown, juge en chef."

Le shérif a reçu communication du télégramme du ministre adressé au juge Brown. On y dit que l'abondance du travail au département de la justice n'a pas permis de s'occuper de l'appel de clémence en faveur des trois hommes.

La nouvelle du sursis a créé une certaine sensation en ville, car on n'avait eu connaissance d'aucun effort tenté en faveur des condamnés. On croit généralement que le délai est motivé uniquement par la nécessité où se trouve le département de la justice d'étudier le volumineux dossier, comme cela se fait dans le cas de toutes les exécutions capitales.

M. A. E. Philion, l'avocat de Carmel et de Saint-Germain, a demandé un nouveau procès, selon l'usage. Il croit à l'innocence, des deux jeunes gens, qui ont été si longtemps sous l'influence hypnotique de Gervais. Quant à la culpabilité de Gervais, elle ne fait aucun doute pour M. Philion. L'avocat considère que le procès a été bien conduit et que le jury a été absolument équitable. Il a déclaré qu'aucune pétition n'avait circulé.

M. McLean Matheson, qui avait été désigné d'office par la cour pour défendre Gervais, n'a fait aucune demande en sa faveur et n'a eu aucun rapport avec lui depuis sa condamnation.

—L'ancien édifice de la Chambre de Commerce a été transformé en un vaste magasin d'approvisionnements pour l'épicerie et la boucherie. L'un des promoteurs de l'entreprise est notre compatriote Alfred Paré. Les affaires sont conduites sur le principe du "comptant et sans livraison", ce qui permet une certaine réduction des prix.

—Le demi-jour de congé du mercredi pour les magasins et autres places d'affaires a cessé d'être en vigueur pour cette année, jusqu'à l'été prochain.

—Il est question de se servir de la ferme de la prison comme d'une ferme expérimentale à laquelle les élèves du high school recevraient l'instruction pratique du cours d'agriculture. C'est le projet que soumet le député Ch. McDonald aux autorités provinciales.

—Nous avons eu le plaisir de recevoir à nos bureaux, M. Homère Fauteux, de Beauceville, P.Q., et son fils Aimé. M. Fauteux a des intérêts dans la publication de l'*Eclaireur*, de Beauceville, où il est associé avec MM. Fortin, père et frère de notre gérant. Il possède également une grande ferme dans le sud de la province. M. Fauteux est très au courant des choses de l'Ouest et a foi dans son avenir. Prince-Albert et le nord de la Saskatchewan, qu'il visitait cette année pour la première fois, l'ont très favorablement impressionné par leurs nombreux avantages et leurs grandes possibilités.

—Nous sommes heureux de saluer l'arrivée au milieu de nous de M. L. A. Delorme et de sa famille, de Winnipeg. M. Delorme va ouvrir un bureau d'avocat à Prince-Albert et à Saint-Brieux. Nous lui souhaitons cordialement le succès qu'il mérite.

—L'agence Bradshaw s'occupe de transformer en maison d'appartements l'ancienne résidence de George Will, sur la 20ème rue ouest. L'immeuble s'appellera: Prince Edouard Court".

—Six chars d'animaux, la plupart de beaux jeunes boeufs, ont été expédiés par la Compagnie Burns en Belgique pour être abattus là-bas et servir à alimenter la population. C'est le premier consignement d'une grosse commande d'animaux vivants reçue de Belgique. Ces animaux ont été rassemblés le long de la ligne du C. N.R., entre Prince-Albert et Tisdale.

—Mlle Poméla Landry, de Standbridge Station, P.Q., et M. Arthur Landry de Philipsburg, P.Q., sont en promenade à Marcelin et étaient de passage à Prince-Albert hier.

TISDALE, Sask.

Notre église de l'Immaculée Conception a été remise à neuf et la bénédiction en aura lieu le dimanche 28 septembre.

OTTAWA.—Le lundi 13 octobre a été fixé par le gouvernement comme le jour d'actions de grâces du Dominion.

—Le gouvernement vient d'interdire plusieurs publications révolutionnaires, entre autres *The Soviet*, un journal publié à Edmonton.

—Environ un millier d'hommes appartenant au personnel de la force aérienne se sont embarqués pour le Canada. Il ne reste plus, en fait d'aviateurs canadiens, en Angleterre, que ceux à l'hôpital.

MOOSE JAW.- Fred Walker, de Mazenod, Sask., est poursuivi pour avoir fait subir de mauvais traitements à sa femme, laquelle a succombé. Pendant qu'on transportait le prisonnier de Régina à Gravelbourg par le train, la foule s'était massée à la gare de Mazenod et menaçait de faire un mauvais parti au mari brutal.

Pour vous Mesdemoiselles

Voulez-vous devenir plus utile à la société, vous mettre en mesure de rendre de plus précieux services à vos familles?

Voulez-vous acquérir de l'expérience au soin des malades, afin de les soulager plus efficacement, de leur donner des soins plus intelligents?

Voulez-vous devenir garde-malade?

Vous y avez songé peut-être, mais peut-être aussi les difficultés prévues vous ont-elles portées à renoncer à ce désir bien louable.

Vous ne pouvez, vous semble-t-il, laisser vos familles pendant les deux ans et demi requis pour un cours d'infirmière.

Ou bien, peut-être, n'avez-vous pas toute l'instruction voulue pour vous préparer aux examens sérieux qui assurent à une garde-malade le diplôme si longtemps désiré.

Ou encore vous n'aurez jamais besoin, pensez-vous, de toutes les connaissances d'une infirmière de profession, malgré votre désir de vous assurer les notions élémentaires, d'hygiène et de médecine pratique.

Une occasion bien favorable s'offre à vous aujourd'hui

Les Sœurs Grises de Régina vont inaugurer à leur école de garde-malades, un cours abrégé pour les jeunes filles qui désirent obtenir quelque connaissance ou quelque habileté dans l'art de soigner les malades.

Sous la surveillance et la direction des gardes diplomées, ces jeunes filles seront occupées aux divers travaux d'hôpital et elles auront l'avantage de suivre quelques cours pratiques donnés par la directrice de l'école.

Après un séjour de quinze mois seulement à l'hôpital, elles pourront obtenir un certificat de "Cours pratique", ou terminer, si elles en ont le désir, le cours régulier, et s'assurer ainsi le diplôme qui donne droit à tous les privilèges d'une garde-malade.

Si vous désirez profiter de ce cours de garde-malade, veuillez vous inscrire sans retard.

Pour toute information, adressez-vous à la

Directrice de l'Ecole des Gardes Malades
Hôpital des Soeurs Grises,
Régina, Sask.

A la Très Révérende Mère Allaire,
Supérieure de l'Hôpital de Régina.

Ma très Révérende Mère,

Vous voulez augmenter le nombre de vos gardes-malades; vous désirez préparer pour tous ceux qui souffrent un plus grand nombre de personnes capables de prendre soin d'eux, d'alléger leurs souffrances et de les faire revenir le plus tôt possible à la santé. Permettez-moi de vous offrir mes sincères félicitations et aussi mes remerciements pour ce nouveau service que vous voulez rendre à la population de notre chère Province.

Puisse Dieu vous aider à réaliser ce louable projet et récompenser votre charité.

Votre toujours reconnaissant et dévoué,

† O.E. MATHIEU,
Archevêque de Régina.



Terres Fédérales
Augmentation du taux d'Intérêt

AVIS PUBLIC est donné par les présentes en conformité avec les provisions d'un acte pour amender la loi des Terres Fédérales passée à la dernière session et commençant du 7 juillet, 1919, où l'intérêt est imposable, le taux de tel intérêt sur toutes nouvelles transactions en rapport avec l'Acte des Terres Fédérales sera de 6 p. c. par année; ainsi que du 1er septembre, 1919, le taux sur tous paiements partiels échus et impayés se rapportant aux transactions passées et futures sera augmenté à 7 p.c. par année.

Par Ordre,
L. PEREIRA,
Secrétaire.

Ministère de l'Intérieur,
le 26 juillet, 1919.

PETITESANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

Pour la Saskatchewan
ON DEMANDE un agent d'élévateur à grain, ayant de l'expérience et capable de parler les deux langues française et anglaise.
S'adresser au gérant du *Patriote de l'Ouest*. 28 p.

A VENDRE.—A Dumas, paroisse catholique et canadienne française, plusieurs terres approuvées ainsi que du terrain en prairie. Pour détails s'adresser au Rév. Père Bellemare, curé. 28 p.

A VENDRE ou à changer pour un automobile une maison située dans le village de Ponteix. Eau excellente. S'adresser à O. Landry, Kincaid, Sask. 27—30 p.

A VENDRE.—5000 piquets de chêne et 100 cordes de bois de chauffage. Bois excellent et prix satisfaisants. S'adresser à Victor Thibault, fermier, St-François Xavier, Man.

J. SHIELLS
CAMIONNEUR
31ème rue Est et Centrale Avenue
Téléphone 2758

EGAREES.—Deux vaches rouges âgées de deux ans. L'une d'elle n'a qu'un petit bout de corne. Prière à ceux qui les trouveront de s'adresser à M. Pitre Leblanc, Ferme de l'Evêché Prince-Albert. 27—30 p.

ON DEMANDE un ménage pour travail de ferme, à défaut de ménage une femme seule. Bon salaire. S'adresser à Raymond Denis, Vonda, Sask.

ON DEMANDE une servante. Travail facile et bons gages. De préférence une personne parlant les deux langues. S'adresser à Mme Dr Montreuil, 15, 12ème rue, Prince-Albert.

ON DEMANDE à acheter, de n'importe quelle gare, deux chars de bois de la saison, tremble blanc, cyprès, et épinette. S'adresser à Shnay & Tadman, 57-63, Rue de la Rivière, Prince-Albert.

A VENDRE
Années 1912 à 1919 de la grande revue de luxe, l'*Illustration*, de Paris, reliée en 16 volumes grand format. Formera avec l'année 1919 l'histoire la plus complète et la plus documentée de la guerre balkanique, de la grande guerre européenne ainsi que des autres événements importants survenus à travers le monde pendant cette période.

Comprend une collection unique de photographies, de tableaux, hors texte et de documents inédits sévèrements contrôlés et de la plus grande valeur. Faire offres à J. B. COTE, Legal, Alberta. 28-29 p.

EN FAMILLE



PLUS TARD... TROP TARD

ON a cherché tous les termes de comparaison pour illustrer l'importance d'une formation morale précoce chez l'enfant. On a comparé l'âme des petites âmes neuves et souples dans la cire molle qui garde l'empreinte du plus léger attouchement, dans la jeune tige qu'il faut redresser, dans la terre vierge ouverte à la bonne ou à la mauvaise semence, dans la source d'un cours d'eau qui en fait les ondes limpides ou limoneuses, selon qu'elle est elle-même claire ou troublée.

Les sages ont multiplié les avertissements: Mieux vaut prévenir que guérir... Le commencement est la moitié de tout... "Ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans, écrit le célèbre philosophe chrétien Joseph de Maistre, et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, c'est un grand malheur." La parole divine elle-même l'enseigne avec expérience: "L'homme poursuit, sans dévier, jusque dans sa vieillesse, la route qu'il a prise dans ses premières années."

Combien de pères, combien de mères pourtant commettent encore l'irréparable erreur de croire qu'ils est toujours trop tôt pour commencer l'éducation de leurs enfants, et ferment volontairement les yeux sur les premières manifestations de leurs défauts, même de leurs vices! "Ces pauvres petits sont trop jeunes, répètent-ils pour excuser leur faiblesse. Ils ne comprennent pas encore... Nous les corrigerons plus tard."

Plus tard, ce sera trop tard. On se heurtera à des habitudes déjà enracinées, on n'arrivera plus— ou l'on n'arrivera qu'au prix d'efforts autrement incertains et douloureux — soit à réprimer la violence excessive d'un caractère, soit à secouer sa mollesse, soit à tailler dans le vif les folles végétations que l'on aura peut-être soi-même, tout d'abord, imprudemment cultivées. Ne se rencontre-t-il pas des parents assez insouciants de leur fonction sacrée d'éducateurs et du véritable intérêt de leurs enfants pour s'amuser et rire de leurs colères, de leurs mensonges, de leur précoce vanité, au lieu de s'appliquer énergiquement à réformer en eux ces détestables tendances?

Le vrai père, la vraie mère ne sont pas ceux qu'une fausse tendresse amollit et désarme, sous prétexte qu'ils ne peuvent se résoudre à blesser de si tendres petits cœurs, ni supporter la vue d'une petite figure en larmes. Les vrais parents sont ceux qui comprennent leur mission de collaborateurs de l'œuvre divine dans les âmes confiées à leur garde, et qui, parfois, songent à se demander: "Que fais-je pour élever chrétiennement mes enfants et les rendre meilleurs?"

ANNETTE SAINT-AMANT.

Le rouet

Dans le sous-sol du théâtre de notre petite ville du nord, je cherchais, pour compléter le décor d'une pièce que nous avions à l'affiche, une plante artificielle indispensable.

Amoncelés dans le coin le plus obscur, gris de poussière, je découvris là une dizaine de jolis rouets abandonnés.

Quand et comment ils avaient joué un rôle, je l'ignore; et tout en continuant mes explorations pour la plante introuvable, je laissai mes rêves prendre leur essor...

J'entendis Marguerite de Faust, dans *Il était un roi de Thulé*, cette jeune fille aux longues tresses blondes qui, assise au rouet, ne songe guère à ce que dit sa chanson.

Je revécus un moment triste en évoquant le souvenir du rouet de mon aïeule. Tout comme ceux-ci, il ne ronronne plus. Relégué au grenier depuis les jours riants où, d'un mouvement joyeux, le pied de la grand'mère pédalait pendant que, de la bobine, se déroulait la laine du pays, il ne sert plus sans doute qu'au plaisir des souris qui le grignotent.

Je revis, par un dimanche d'automne, quand la nature met aux feuilles frissonnantes des teintes dorées mêlées de rose, les jeunes mamans revêtues de la belle étoffe tissée par elles, s'acheminer vers la vieille église si chère... Et combien d'autres visions revinrent me charmer!

Où donc sont-ils, les gentils rouets qui complétaient jadis, l'ornement des grandes pièces égayées de jolies catalognes, de ces maisons parfumées de l'odeur du bon pain chaud, où la mère, comme une abeille, allait et venait, industrieuse, ne confiant à personne autre le soin de sa nombreuse nichée qu'elle vêtait du fruit de son gai labeur?...

"Oh! la vilaine étoffe!" dit quelqu'une.

C'est bel et bon de parler ainsi, mais auriez-vous l'audace de substituer au satin merveilleux, par exemple, ce tissu grossier, de vous en parer sans honte? Votre goût, il me semble, rétrograde aux anciennetés et prouve que vous vieillissez, mon amie..."

—Soyez moins cruelle, ma chère, ne me vieillissez pas déjà; dites plutôt que j'avance en sagesse. Si l'œil condamne les parures démodées de certaines mondaines ce n'est pas uniquement dû à la clairvoyance qui accompagne l'âge, mais au surcroît de gros bon sens dont la vie nous enrichit chaque jour.

Non, les satins soyeux ne souffriraient pas de la concurrence du tissu dont le charme doux et moëlleux est si canadien.

Quand, bientôt, on entendra au dehors le vent glacé gémir et qu'aux vitres adhéreront de blanches arabesques, ne tendrions-nous pas joyeusement la main vers la chaude étoffe dont la pensée est si étroitement associée à celle du rouet?

Pour une course sur les routes durcies et couvertes de feuilles multicolores, quand le grand air fouette énergiquement la campagne, ne béniriez-vous pas le rouet de vous donner un élégant et confortable vêtement que vous aimeriez parce qu'à chaque brin de laine se rattacherait peut-être un souvenir?

Je n'ai jamais songé à inaugurer une mode, mais avec plaisir je saluerais la réapparition d'une étoffe confectionnée chez soi. Je la porterais volontiers, quand l'occasion le voudrait, ne serait-ce que dans le but d'encourager un métier national et de faire revivre le joli rouet.

MADRINA.

Prince Albert, Sask.

UNE TANTE D'ESPRIT

D'abord toutes les tantes ont de l'esprit...; mais surtout celle dont je vais vous parler. Elle donna à son savant neveu une belle leçon.

Ce neveu flânait un dimanche, pendant la messe.

—Tu ne vas donc pas à la messe? lui dit-elle.

—Oh! répondit le jeune homme, ceux qui vont à la Messe ne valent pas plus que les autres.

La tante ne répliqua rien; mais, dans la journée, elle appela l'impertinent et lui dit avec bonté:

—Jean, veux-tu me faire un plaisir?

—Cherche-moi sur ton atlas les vingt peuples du monde que tu crois les moins civilisés; joins-y les noms de vingt personnes les plus mauvaises que tu connaisses dans la paroisse, et apporte-moi.

—Mais, que veux-tu faire de cela?

Notre Jean alla prendre une plume et du papier en se disant: En a-t-elle des idées baroques, ma tante?

Il ne tarda pas cependant à rapporter un document où s'étalait tout ce qu'il y avait de plus abruti comme peuple dans l'univers *et de plus canaille* comme individu dans la paroisse.

—Eh bien! mon neveu, insinua sournoisement la tante, tous ces gens que tu viens d'inscrire vont-ils à la Messe?

Silence du neveu.

—Donc, poursuit la tante, ce ne sont pas ceux qui vont à la Messe qui grossissent les rangs des vauriens. Et s'il y en a, parmi les catholiques pratiquants qui ne valent pas plus que les autres, ce n'est point parce qu'ils vont à la Messe, c'est parce qu'ils n'en profitent pas comme ils le devraient.

Jean est bon garçon, il comprit la leçon. Le dimanche suivant, la tante le vit se diriger du côté de l'église.

RECETTES

Soupe aux légumes

Laver, râtisser et couper en dés 1|3 tasse de carottes, 1|3 tasse de navets, ½ tasse de céleri, ½ tasse de pommes de terre. Couper par tranches minces la moitié d'un oignon, mélanger les légumes, à part les pommes de terre et faites cuire dix minutes dans 4 cuillerées à table de beurre, en tournant constamment; ajouter les pommes de terre, couvrir et cuire 2 minutes, ajouter 1 pinte d'eau et laisser bouillir une heure. Mettre un morceau de beurre au goût et une ½ cuillerée à table de persil, puis assaisonner et servir.

La gomme et les cheveux

Il arrive parfois que les enfants mêlent à leurs cheveux des morceaux de gomme. Et c'est un tel problème pour les enlever, qu'on prend ordinairement les ciseaux; on peut éviter cependant de sacrifier ainsi une mèche de cheveux. Prenez de l'huile ou de la vaseline, et travaillez la gomme qui s'enlèvera alors assez facilement. Avec un bon shampoo, les cheveux reprendront ensuite leur aspect flou.

Les lumières ne font qu'éclairer la route, mais ne donnent point aux hommes la force de la parcourir.

Quand nous mettons le bonheur dans les choses qui nous manquent, d'autres le voient dans une de celles que nous avons.

Peut-on broder et tricoter le dimanche?

La question s'est posée dans les milieux féminins: et, comme on ne *s'entendait pas sur la solution* à donner, on a fait appel aux lumières d'un expert.

Voici comment la *Semaine religieuse* de Montréal, après des considérations générales, tranche la difficulté:

"Est-il permis de *tricoter* le dimanche?

"*Le tricotage* n'est pas une œuvre libérale. Aucun théologien ne l'a classée ainsi. De plus, il paraît bien que le corps a plus de part que l'esprit dans ce travail et que le tricotage est moins utile à l'esprit qu'au corps.

"On ne verra jamais une personne vre d'art et se vanter de savoir tricoter, pas plus que de savoir coudre, présenter un tricot comme une œu-. Il faut donc dire que le tricotage de bas, chaussettes, gants et autres vêtements *est* une *œuvre servile et* défendue le dimanche, aussi bien que de garnir une robe ou un chapeau.

"Peut-on *broder* le dimanche?

"*Broder sur canevas est considéré* communément comme une œuvre artistique, qui exige plus d'attention d'esprit que de travail du corps et *est destiné* plus à la *satisfaction* de l'esprit qu'à l'utilité du corps.

"Voilà pour la broderie privée et domestique. Il pourrait en être autrement, si plusieurs ouvriers d'une manufacture continuaient le dimanche des broderies considérables faites habituellement la semaine. Ce serait là l'exercice d'un métier."

Donc il n'est pas permis de tricoter, de filocher le dimanche, mais on pourrait broder, surtout s'il s'agit d'un travail délicat et artistique.

Pensées

La femme est la protectrice naturelle de l'homme, elle veille sur son enfance, se dévoue pour lui et sa famille; dans l'âge mûr elle le soigne et elle le soutient dans sa vieillesse.

* * *

Nous sommes tellement dominés par l'impression du moment, qu'un service rendu par un ennemi peut chasser la haine de notre cœur, comme un seul tort de la part d'un ami peut nous faire oublier le dévouement de toute sa vie. Comtesse Diane.

Le Coin des Enfants

NOTRE BERCEAU

Un jour, vers le milieu du seizième siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides, et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

Elles étaient bien frêles ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain.

Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada; ces hommes, c'étaient des Français: ce chef, c'était Jacques Cartier.

Jacques Cartier! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il poussa plus avant, il toucha à Stadacona, Québec: il va lire l'Évangile selon saint Jean aux indigènes d'Hochelaga, Montréal; c'en est fait, le grain de sénevé est jeté en terre, et avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

MON DIMANCHE

Le dimanche est le jour que je préfère. Le matin, nous nous éveillons bien gais, mes deux petits frères et moi pensant que nous allons faire une promenade chez bon Papa. Nous déjeunons, puis maman fait notre toilette. Quand elle est finie, pour que nous ne salissions pas nos vêtements, maman nous installe chacun sur une chaise, dans la salle à manger, et nous donne des noisettes que nous mangeons avec plaisir.

A onze heures, papa va chercher les chevaux et la voiture. Nous montons dedans et nous partons. La route n'est pas longue; nous arrivons vite chez bon Papa et bonne maman où l'on nous gâte beaucoup.

On nous donne des bons chocolats et bien des gâteries. Quelquefois nous allons en bateau sur le lac, d'autres fois nous allons en auto, ou bien, quand les grandes personnes causent, nous jouons à la dînette, au croquet, à la balançoire, et puis on va voir dans le jardin les petits pois, tous les légumes et les fleurs, s'ils sont jolis.

On va voir, avec les petites tantes, s'il y a de nouveaux petits poulets, des diudonneaux, des oisons. On va chercher les œufs et on donne à manger à toutes les poules et l'heure de partir arrive. Après avoir embrassé tout le monde et promis d'être bien sages, nous rentrons chez nous bien joyeux de notre journée et bien fatigués. Aussi nous nous endormons très vite pensant que nous irons encore le dimanche suivant chez bon papa et bonne maman.

COLIBRI (7 ans)

Fenn, Alta.

LE CHAPELET DU MIDI EN CLASSE

Lorsque la cloche sonne à une heure et quart, nous rentrons et prenons nos chapelets. Le beau grand crucifix noir que notre dévouée institutrice n'a pas eu peur de placer devant nos yeux, semble nous dire: "Priez, priez bien, enfant!"

Nous prions pour garder notre sainte religion et notre belle langue française.

Jamais le "Notre Père", et le "Je vous salue Marie" n'ont paru plus doux à dire.

Léontine BÉLISLE (11 ans)

Saint-Victor, Sask.

ÉVANGILE

Le quinzième Dimanche après la Pentecôte

S. Luc, VIII

EN ce temps-là, Jésus allait dans une ville appelée Naïm, et ses disciples, suivis d'une grande foule de peuple, l'accompagnaient. Comme il approchait de la porte de la ville, il vit qu'on portait un mort en terre: c'était le fils unique d'une veuve, et il y avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. A la vue de cette mère affligée, le Seigneur, touché de compassion, lui dit: Ne pleurez point. Puis, s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Aussitôt celui qui était mort se leva et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de frayeur, et glorifiaient Dieu en disant: Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

Pensée de la semaine

Si la divine Providence a implanté la langue française en Amérique, c'est pour qu'elle y reste, pour qu'elle s'y développe, qu'elle y remplisse son rôle et atteigne à de hautes destinées.

J. P. Tardivel.

Première journée au Couvent

C'était la première fois que je laissais mes parents, aussi ma première journée au couvent fut bien triste. Je ne pouvais m'empêcher de pleurer.

Tout était noir, excepté à l'église où j'aurais bien voulu demeurer plus longtemps. A la promenade, la Sœur qui était bien bonne eut pitié de moi et me dit de venir marcher avec elle. Elle me parla de papa, de maman et de mon cher petit frère bébé. J'avais été bien souvent sa petite mère, maman était si souvent malade.

Ma petite amie française fut aussi bien bonne pour moi. Elle laissait souvent ses compagnes anglaises pour venir causer avec moi qui n'étais pas bien intéressante, je ne savais pas un mot d'anglais. Enfin, ce soir-là, après avoir pleuré bien longtemps, je finis par m'endormir.

Voilà ma première journée au couvent. Cette année, si la récolte était meilleure, je serais bien heureuse d'y retourner; je ne passerais pas la journée à pleurer.

Gabrielle Dumesnil (15 ans)

Lac Pelletier, Sask.

Mon entrée au Couvent

Je vais vous raconter un heureux souvenir: mon entrée au couvent des bonnes religieuses qui sont les Filles de la Providence. Je me rappelle bien encore quand je suis arrivée. La bonne Mère Supérieure est venue me rencontrer à la barrière du couvent. Après la grand'messe du dimanche, je laissais ma bonne maman avec quelques larmes. La bonne Mère m'emmena dans le pensionnat où il y avait des grandes filles. J'étais la seule petite fille qu'il y avait.

Le soir, en montant au dortoir avec les autres, je me trouvais toute surprise de voir comme on se tenait bien. Et, le lendemain matin, encore plus grande surprise: je voyais toutes les bonnes Mères aller recevoir le bon Jésus dans leur cœur et les grandes filles aussi. Je les voyais revenir à leur place, les mains jointes et les yeux baissés... Cela me donnait bien envie d'aller trouver le bon Jésus, moi aussi.

Et maintenant, j'ai le bonheur de dire à toutes mes amies comme je suis contente d'être au couvent et comme je me rappelerai avec plaisir, plus tard, quand je serai plus vieille, les si belles années passées avec les bonnes religieuses.

Marie Cochet (13 ans)

Pensionnat St-Joseph, St-Louis, Sask.

Ma première journée à l'école

Quelle joie pour moi lorsque maman parla de m'envoyer à l'école! J'avais alors cinq ans et demi. Nous restions à deux arpents du couvent, de sorte que je n'avais pas loin à marcher pour m'y rendre. C'était dans la belle province de Québec. Cette journée fut une de celles qui me firent bien plaisir, car c'était le début d'un grand devoir que j'allais entreprendre, celui de m'instruire. Elle passa vite, mais elle suffit cependant pour me faire aimer l'étude.

Malheureusement, en 1917, je me vis obligée de quitter ma classe et surtout les bonnes religieuses qui nous apprenaient si bien notre religion et notre belle langue française, pour venir dans l'Ouest, où nous ne pouvons apprendre comme auparavant notre beau français.

Marie-Jeanne Massicotte (15 ans)

Gouverneur, Sask.

La volonté est le passe-partout du succès.

* * *

Rien de plus charmant que la douceur du fort: c'est le miel trouvé par Samson dans la gueule du lion.

* * *

La vie n'a de sens qu'au jour où définitivement l'on accomplit son sacrifice.

Questions sociales

Un syndicat catholique et national à Montréal

Les employés du magasin Dupuis Frères, l'une des plus grandes maisons de commerce de Montréal, se sont organisés en syndicat catholique et national.

La question était depuis assez longtemps à l'étude et l'on s'est servi de l'expérience de divers syndicats de France et du Canada pour établir les constitutions qui pourront servir de modèle à quantité d'établissements de même genre.

Le nouveau syndicat est nettement catholique et national. Il ajoute aux avantages proprement professionnels une caisse de secours en maladie et d'indemnité de frais funéraires. La cotisation mensuelle des membres est de un pour cent du salaire, et il y a partage annuel du résidu des contributions. L'un des organismes les plus importants est celui du "Comité des réclamations", composé d'une employée et de deux employés, qui a pour fonction d'examiner et de discuter les réclamations avec les patrons. Le règlement final de toutes les difficultés qui ne peuvent être arrangées à l'amiable, se fait par conciliation et arbitrage obligatoire.

La maison Dupuis voit d'un bon œil la fondation du nouveau syndicat qui est le premier du genre à Montréal et qui aura sans doute avant longtemps de nombreux imitateurs. "Patrons et employés, écrit M. Omer Héroux, dans le *Devoir*, ont fait ensemble œuvre de longue et haute portée. Nous les en félicitons de tout cœur."

Dans la province de Québec

La fondation de syndicats catholiques dans la province de Québec remonte à cinq ans à peine et déjà les adhérents se chiffrent à plus de dix-huit mille ouvriers. Le syndicalisme catholique est celui qui, depuis cinq ans, a procuré le plus d'avantages aux ouvriers canadiens. Il est à souhaiter que l'organisation catholique ouvrière s'étende de plus en plus et remplace définitivement pour notre population les unions internationales ou neutres qui sont imbues de toutes sortes d'idées fausses et de principes révolutionnaires.

La tâche des catholiques

Dans la société moderne, au nom d'une prétendue liberté, c'est l'égoïsme et la violence qui triomphent. La tâche des catholiques est de rétablir les principes de vérité, d'ordre et de justice qui ont leur source dans les enseignements du Christ et de l'Eglise. Hors d'eux point de bonheur pour les hommes, point de salut pour les peuples.

Vérités essentielles

Tant que dans la vie économique comme dans la vie politique, les masses et ceux qui les conduisent n'auront pas reconnu la dignité primordiale de l'être humain et la grandeur de ses destinées, tant qu'ils n'accepteront pas certaines vérités essentielles du catholicisme et la nécessité capitale de l'intervention de l'Eglise dans les conflits sociaux, il ne faut point compter sur une paix et sur un progrès véritable.

Les loisirs de l'ouvrier

Il importe de se préoccuper gravement de l'utilisation des loisirs de l'ouvrier. Par une collaboration cordiale et généreuse entre le patron et l'ouvrier, il importe que celui-ci ait toutes possibilités pour se distraire honnêtement, pour se perfectionner au point de vue technique, pour parfaire son éducation générale et civique, pour mieux remplir ses devoirs sociaux et ses devoirs religieux.

Pour assurer la paix

"Parmi les causes sociales de la guerre, dit le P. Sertillanges, il faut placer au tout premier rang: le matérialisme régnant dans la production, l'égoïsme de classe, l'état inorganique des relations du travail, de la famille, de la cité en ses divers organes." Pour assurer la paix, il faudra donc s'attacher à faire disparaître ces causes.

L'injustice usuraire

"En fait d'enquêtes salutaires pour ranimer le sens des responsabilités et éclairer l'opinion, remarque M. Eugène Duthoit, il en est une qui serait opportune: elle porterait sur la poussée grandissante de la spéculation, des accaparements, des gains illicites et, d'une manière générale, des manœuvres qui faussent le cours des marchandises et ont une répercussion sur le coût de la vie. Tout cela a un nom dans la langue théologique. C'est l'injustice usuraire. Elle coule à pleins bords. Et c'est une contradiction ajoutée à tant d'autres que celle d'une Société où l'on proclame la royauté du travail, où l'on ne cesse de faire appel à l'énergie productrice et où il est possible pourtant d'édifier des fortunes sans travail."



2ème ANNEE PONTEIX, Sask., MERCREDI 17 SEPTEMBRE 1919. No. 37

NOS SAINTS QUATRE-TEMPS

Saint-Lambert. Evêque de Maëstricht en 668, fut conseiller de Childéric II, roi d'Australie. Après la mort de ce prince, il fut dépouillé, par Ebraïn, de son évêché et des fonctions qui lui furent rendus plus tard. Il fut assassiné à Liège en 708, par Dodon, frère de Pépin d'Héristal.

Sainte Colombe. Née à Cordoue, en Espagne, se montra fort pieuse dès les premières années de sa vie; elle se retira de bonne heure dans un monastère, mais les Maures ayant envahi l'Espagne, elle eut la tête tranchée en 853.

DIVERS

NOTES DE VOYAGE (Suite)

Figurez-vous, sur le bord de la rade la plus renommée du monde, au milieu de laquelle on croit rêver devant le panorama des centaines de mille maisons toutes plus belles les unes que les autres, groupées en quartiers résidentiels ou commerciaux, qui semblent jouer à cache-cache dans la verdure, autour de nombreux mamelons, quelques-uns à pic et très élevés où l'on monte par funiculaires, d'autres moins hauts boisés et habités, s'illuminant tous les soirs comme dans une féérie, et tous ces quartiers reliés par de larges rues plantées d'arbres et sillonnés de trains électriques et de magnifiques automobiles, contournant fréquemment des parcs ravissants admirablement entretenus, comme d'ailleurs la ville toute entière.

On ne peut pas dire que la population soit jolie, mais elle est certainement aimable, obligeante et très religieuse. Les hommes se découvrent tous en passant dans les rues devant les églises. Celles-ci sont toujours pleines, très riches avec leurs autels élevés jusqu'à la voûte et leurs statues brodées d'étoffe dans des niches vitrées. On voit de belles cérémonies, on entend d'agréable musique; on n'y voit pas des dames décolletées, car on n'en voit pas même dans les rues: elles sont toutes, même les plus riches, habillées avec goût mais sans luxe, car elles sont surtout chrétiennes.

Si les autos sont très nombreux et [illegible], on n'admire pas moins les mules brésiliennes, chantées par les poètes. Il n'y a pas d'autres attelages, et, vraiment, ces bêtes, plutôt petites, sont gentilles, grassouillettes, et bien douces... Je m'arrête pour aller à la gare prendre des billets pour la Trappe, après avoir retiré les bagages de la douane. Ces simples aperçus suffisent pour vous faire comprendre pourquoi nous sommes satisfaits. Mais le comble! écoutez: c'est qu'en trois jours je suis devenu millionnaire, oui vous lisez bien, d'ailleurs voici la preuve: à la Banque Nationale de New-York, où je suis allé retirer l'argent que j'avais expédié par notre "Royal Bank", le caissier m'a bel et bien remis 1,500,000 Reis! Eh bien, du haut de mes presque deux millions je ne dédaigne pas de vous donner à tous par-dessus les mers la plus affectueuse poignée de main.

A. R.

Sao Antonio do Pinhal, Estado de Sao Paulo Brazil, 18 *juillet* 1919.

C'est des sommets de la Siera da Mantiquera que je vous envoie aujourd'hui de nos nouvelles. Par un train bondé, puisque bon nombre de voyageurs étaient debout et semblaient y être habitués, nous arrivons de Rio à Trémembé. En demandant la Casa do Padre Vigorio, nous nous rendons immédiatement au presbytère afin d'y trouver un interprète pour louer une voiture. Il nous est arrivé quelques tours bien amusants, faute de connaître le portugais, comme, par exemple, de payer double prix dans un tramway, au lieu de descendre comme nous le disait le conducteur, qui se résignait alors à prendre notre argent, nous emmenant plus loin que notre but.

Le curé de Trémembé, qui est d'Auvergne, s'est montré fort aimable, cela va sans dire; mais dans cette ville de 2,000 habitants, il n'y a, paraît-il, que trois voitures: celle du presbytère était en mission, une autre était brisée, le propriétaire de la troisième avait perdu ses chevaux! Un coup de téléphone, car le progrès a tout de même pénétré avec l'électricité dans ce pays arriéré sous tant de rapports, un coup de téléphone à Tonbaté, ville voisine de 15,000 âmes, nous procure en peu de temps un auto qui pour environ $7.00, nous mène par la route, c'est-à-dire un affreux chemin, jusqu'à la Trappe de Maristella, où nous passons deux jours. Les Pères sont presques tous français: l'un d'eux est quasi mon parent, un autre mon condisciple de séminaire, cinq ou six de mon pays. Aussi, pas besoin de dire l'affabilité qui nous attendait là, avec la bienveillance du Rév. Père abbé général de Septfons, qui s'y trouvait en visite. Nous voyons avec autant d'intérêt que de plaisir le monastère et ses dépendances, ses diverses installations: usine électrique, scierie, etc. et ses champs divers, rizières, caféières, orangeraies, pâturages, etc. Mais notre temps est limité si nous voulons être de retour en septembre, il nous faut aller vite.

Nous voilà donc revenus à Trémembé; rendus à Pindamonhangaba et dans un auto sur rails, gravissant par des pentes de 15 pour c. les ravins effrayants et les montagnes jusqu'à Sao Antonio. L'accueil que le curé nous a fait là, on le comprendra en sachant que nos familles sont alliées et qu'il est mon ami d'enfance. Autrefois nous ne passions pas un mois sans nous voir. Ce pays est très accidenté; c'est, à perte de vue, une suite de monticules sans rochers, plus ou moins élevés et couverts de verdure, bien arrosés, avec des sources sur les points les plus hauts. Le climat est délicieux. Nous sommes en plein hiver, puisque de ce côté de l'Equateur, nous voyons le soleil au nord et juillet correspond à notre mois de janvier: les nuits sont froides, il faut bien se couvrir pour ne pas grelotter, mais il ne gèle pas et les jours sont chauds. Et ce pays, qui possède pourtant des richesses, ne se développe pas du tout parce que la population, esclave il y a peu d'années, ne possède rien et se contente de vivre dans son petit coin en défrichant, pour un an ou deux de jouissances, les forêts qui appartiennent encore comme toute la région à des riches qu'on appelle fozendaires. Très apathiques eux-mêmes, redoutant pour cela le progrès, ces fozendaires sont très dépensiers, comme le peuple, et se *cassent* souvent, comme cela arrive chez nous. Ils vendent alors leurs propriétés à bon compte; et voilà pourquoi sans doute, comme si nous étions les plénipotentiaires de toute l'Amérique du Nord, nous sommes assiégés d'offres plus ou moins alléchantes. Pour nous distraire et bien étudier le pays et ses coutumes, nous acceptons d'aller visiter les fozendas. Je dis nous... mais pour être plus exact je dois ajouter que mes compagnons sont aujourd'hui en route, tandis que je garde la maison où j'écris ces lignes. Six heures à cheval hier me suffisent pour un bout de temps. Quelle promenade, mes amis! pour un cavalier de ma trempe! Monter, descendre, parfois à pic et sur le bord des précipices. Nous étions cinq à la file indienne: le propriétaire, mes deux compagnons, le curé et moi. Je me tenais toujours le dernier, non par humilité, mais au contraire, pour que les autres ne puissent pas rire de moi et peut-être aussi parce que mon cheval en riait lui-même. Mon ami, en effet, ne se gênait pas du tout pour me répéter un refrain que je sais trop par cœur: "Tu te fais vieux, tu te fais vieux!" et pour me rappeler l'impression que ce mot avait produit sur moi, comme je l'ai dit dans mes notes, lors de ma première exploration à Laflèche, où il m'accompagnait en 1907. Je tâchais de me venger par une malice en lui répondant de me laisser tranquillement contempler le macaque (singe) que j'apercevais devant moi, à cheval, à travers la forêt vierge. Cette forêt, en effet, avec ses arbres gigantesques, enchevêtrés de lianes, à l'ombre impénétrable pour les rayons du soleil, est peuplée de perroquets, de serpents, de sangliers, de tigres, mais surtout de singes, appelés macaques. Rien de tout cela ne nous inquiétait, pas même leur fameux geracasson dont la morsure rend aveugle en une demi-heure, car tous les Brésiliens voient très clair, bien qu'allant toujours nus-pieds, même dans les broussailles. Toutes ces bêtes fuient devant l'homme.

A. R.

(A suivre)

BAPTEME.—Le 31 août, a été baptisé William-James, fils de Edward-James Breslin et de Mary Casey. Parrain, John Breslin; *marraine, Julie* Casey.

SEPULTURES.—Le 2 septembre a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Marie Salomé Taillefer, épouse de Jean Baptiste Liboiron.

—Le même jour a été inhumé le corps de Lucienne Landry, âgée de 11 mois et 28 jours.

DE PASSAGE.—M. le curé Bois, de Meyronne, très occupé avec la construction de sa nouvelle église, nous a fait une courte visite au presbytère.

Ils se sauvent avec la caisse

La Hongrie *comme la Russie a passé par la révolution bolcheviste* qui n'est pas encore finie. La fuite récente de Bela Kun, Szamuely et autres judéo-bolcheviks *nous offre un précieux* enseignement. Ces gaillards qui prétendaient supprimer le capitalisme *et qui auraient, comme Lénine,* coupé le cou à la moitié des êtres humains pour assurer le triomphe de la dictature du prolétariat, sont partis en emportant la caisse. A la frontière autrichienne, on a trouvé sur Bela Kun ou dans ses bagages plusieurs millions de couronnes et 50,000 cigares. Szamuely ne détenait que quelques centaines de mille couronnes: il s'est suicidé, paraît-il, lorsqu'il s'est vu dépouillé de la somme qui devait lui permettre d'achever ses jours dans la tranquillité du rentier. Pour ces réformateurs de la société, le but suprême de la révolution sociale est de leur fournir les moyens de jouir, d'assouvir, suivant leur tempérament, leur passion pour la grande fête, ou la domination.

Ce qui manque à la Société des Nations

Si on avait invité le Pape à venir présider un aréopage suprême pour dire la justice internationale, nous aurions conservé toute notre sympathie au plan de la Société des nations, écrit Franc, dans la *Croix* de Paris. Dans les conditions où elle se présente, des réserves s'imposent. Il semble qu'on marche à une sorte de Super-Parlement qui aura tous les inconvénients des Parlements. La paix a été rédigée par les "Quatre". On sait qu'ils se sont copieusement disputé et que les plus forts ont imposé les décisions principales. Livrer le monde à un Parlement sourit peu.

"Il faut un *Tribunal*, une *Cour de justice*. Le Pape en était le président indiqué. A son défaut, les catholiques et les hommes réfléchis comprendront qu'on se tienne sur la *réserve*.

"Mais la *sympathie de principe* subsiste et subsistera toujours. Nous souhaitons de grand cœur qu'on trouve la formule nécessaire.

"Mgr Julien, le distingué évêque d'Arras, traitait récemment cette question."

ABONNEZ-VOUS AU "PATRIOTE DE L'OUEST" $2.00 PAR ANNEE

Feuilleton du Patriote

La Grande Amie

PAR PIERRE L'ERMITE

No 36

Ouvrage couronné par l'Académie Française

(*Suite*)

[illegible] l'Odilienberg, la montagne de Sainte-Odile, que surplombe le vieux couvent mérovingien, entouré du fameux mur païen formé de blocs [illegible] fantastiques, roulés là par les ru[illegible] des premiers siècles, [illegible] sur six lieues d'étendue [illegible] de la montagne. Jacques qui connaît les Vosges [illegible] pour les avoir parcourues pendant deux années en [illegible], explique à ses compagnes la géographie du pays dans lequel elles vont entrer.

Sans doute [illegible] ne voit pas d'ici l'Alsace dans sa superbe étendue comme on la verra demain matin, du haut de la terrasse de Sainte-Odile, mais le spectacle a déjà sa grandeur. Aussi loin que distinguent les yeux, les forêts succèdent aux forêts, comme les vagues sombres d'un océan mélancolique, et quand le vent agite le sommet des arbres, un long murmure, presque une plainte, s'élève de tous les points de l'horizon, au[illegible] des ruines des châteaux forts, [illegible] comme des nids [illegible] des montagnes... [illegible] cette mer verte, les [illegible] de bâtiments sommeillent [illegible] des siècles, [illegible] là, terribles en[illegible] leur dévastation, pleins [illegible] et de souvenirs.

—Ce paysage m'écrase, dit Odile.

—Parce que vous ne le comprenez pas encore; mais j'ai toujours [illegible] que vous ne l'aimiez trop, au bout de quelques jours. Ici, nous ne rencontrerons personne; [illegible] les gens du monde apprécient peu le caractère religieux [illegible] de cette nature: ils préfèrent la Suisse... heureusement pour nous!

Ils descendirent au grand galop des chevaux du courrier de Sainte-Marie-aux-Mines; et là, après un déjeuner rapide, montèrent dans le train allemand qui, par Schlestadt, les conduisit à Oberhai vers 6 heures du soir: ils y trouvèrent la dernière voiture qui devait les mener jusqu'à la porte même de Sainte-Odile.

L'affection attentive de Jacques avait devancé là-haut l'arrivée de ses compagnes: depuis une semaine, la *Frau Mutter* avait reçu une lettre du jeune homme lui expliquant bien la situation, et demandant à la Supérieure des chambres aussi gaiement éclairées et aussi confortables que possible.

Jacques trouva dans la ville, chez Melly, le voiturier du couvent, une réponse favorable, dont il fit aussitôt part aux jeunes voyageuses, et l'ascension commença dans une disposition d'esprit excellente...

Ils montaient lentement, au pas cadencé des chevaux, d'abord sur la route plate au sortir d'Obernai, puis, brusquement, sous bois; et enfin au milieu des scieries solitaires, qui, dans ce crépuscule, [illegible] en notes graves le clapotis clair de leurs ruisseaux.

Mais bientôt le soir descend dans la montagne, un soir étrange, plein de mystère et de religieux silence, où l'on voit le ciel entre les hauts sapins, comme on distingue, entre les piliers géants des cathédrales, un coin de vitrail baisé de soleil...

Dans la voiture, personne ne dit plus rien: la nature murmure de trop belles choses pour ne pas écouter ici son langage: des bas-fonds s'élève la grande voix des cascades, les chemins s'emplissent d'ombre et de mystère; au tournant de chaque route, on dirait que va surgir l'apparition d'un barde antique, regardant avec des yeux d'au-delà passer les voyageurs.

Et, à mesure qu'ils montent, les bruits de la plaine s'apaisent, di- bruits de la plaine s'apaisetn, diminuent, s'éloignent: à peine, de temps en temps, un vol effrayé d'épervier, un bruit très lointain de scierie qui ressemble à un bruis[illegible] de choses irréelles, et tout retombe dans le grand silence. Si ce n'était le grincement des roues de la voiture, [illegible] dans quelque ré[illegible] sur le sol, on se croirait [illegible] de rêve, tout proche des pays sacrés de la divinité.

De place en place, quelques arbres fouettés par les vents, tordus par les tempêtes, ravagés par les orages, affectent des *formes* douloureuses et torturées au milieu des *lignes hiératiques* de la montagne. Dans les vallées, on distingue vaguement quelques lueurs indécises qui sont des villages, jusqu'au moment où tout s'éteint, la lumière après le bruit, et où les corps, privés de l'exercice de leurs sens, laissent, pour ainsi dire, leurs âmes prendre, sans intermédiaire, contact avec l'âme mystérieuse des choses...

Pendant trois heures ils montèrent ainsi, leur voiture, chose infime, accrochée aux flancs du *massif* qu'elle contournait, rasant les rochers, effleurant les lèvres des abîmes, au fond desquels, à cinquante pieds au-dessous du *sol*, on distinguait la tête des sapins... Puis, lentement, elle dépasse la forêt, un peu de lumière sidérale verse une clarté froide, on arrive au mur païen. Les voyageurs émergent définitivement sur la crête de l'Odilienberg, à gauche du Holtzplatz; en se penchant un peu sur le vide, ils devinent les bois de Rossberg, les contreforts du Hohwald, l'avancement formidable du Mennelstein, et, tout en bas, le petit village de Saint-Nabord et la plaine d'Alsace endormis dans la nuit.

Les chevaux galopent maintenant sur le plateau où souffle l'air pur des grandes hauteurs. Jacques enveloppe bien Odile:

—...Et l'impression que vous font les Vosges se modifie-t-elle?.. peut-être ne pouvez-vous pas beaucoup en juger ce soir..?

?...Une impression étrange... les rochers rouges, la verdure sombre des sapins, les lignes entrevues des montagnes me révèlent Dieu sous un aspect inconnu... Il me *paraît* cette nuit si grand, si grave, qu'il me fait presque peur!..

—Et pourtant, si vous saviez comme ici Dieu est bon à ceux qui le prient! Au bout d'un quart d'heure, les voyageurs passèrent entre deux rochers qui semblaient être la porte d'une demeure de géants, et se trouvèrent bientôt en présence d'un premier bâtiment moderne, à la façade champêtre: on dirait une porte de ferme surplombant une agglomération de blocs plus grande, plus majestueuse, que celles rencontrées jusqu'à ce moment.

C'était là.

Au bruit de la voiture dans la cour, une porte s'ouvrit, et, au seuil des vieux bâtiments qui constituent le couvent proprement dit, une petite religieuse apparut en sabots, la lanterne à la main. Timide avec Jacques, elle fut si bonne et si exquise, si attentive pour ses trois compagnes, elle devina tout de suite et si évidemment qui était la fiancée de ce grand jeune homme s'effaçant cette fois, et silencieux derrière ses compagnes, comme si déjà son œuvre était faite et son intervention inutile, que, sans rien dire, Odile en fut presque impressionnée.

—Jacques, pensa-t-elle, me traite comme une "aimée", sans doute, *mais*, comme une malade aussi... Qui sait..? je le suis peut-être plus qu'il ne veut le dire..! Il a fait ici beaucoup plus que de me préparer les voies.

Et, par une sorte de contre-coup *moral*, elle fut préoccupée de son observation, car, dès lors, tout sembla vouloir la justifier. Sœur Bernard les obligea à prendre du lait chaud, et comme Jeanne et la tante opinaient pour du thé, elle concéda pour elles, mais maintint le lait chaud pour Odile; puis elle les *conduisit* à leurs chambres par les grands couloirs sonores, où les pas sur le sapin usé éveillaient les échos de l'antique couvent.

Et comme un sentiment de mélancolie envahissait l'âme d'Odile:

—Vous verrez, lui dit la petite Sœur qui parlait le français avec une difficulté charmante, vous vous plairez bien ici demain... Je dirai mon chapelet ce soir pour que vous ayez beau temps, et que les sapins sentent bon... Surtout, si vous avez besoin de quelque chose, sonnez-moi, je suis tout à votre disposition...

—Et comment vous appelez-vous, ma Sœur..? demande Odile.

—Je m'appelle "la petite Sœur Bernard".

Odile la regarda: la jeune religieuse avait la figure douce et distinguée, mais, dans ses yeux très clairs habitués aux grands espaces, il y avait aussi une interrogation...

—...Je m'appelle Odile, leur répondit la fiancée de Jacques.

—Odile!.. reprend la petite Soeur en joignant les mains... le plus beau nom de l'Alsace!.. Il me semble qu'ici votre sainte patronne doit tout vous accorder...

Et Odile remarqua ce mot "tout".

—Vous la prierez pour moi..?

—Je vous promets...

Et, dans la cellule modeste, la petite Soeur Bernard laissa quelque chose de la clarté de son regard, de la douceur de son religieux sourire, *mais elle laissa* aussi une *préoccupation* issue d'un empressement peut-être *pas* assez dissimulé.

*
* *

Pourtant, il *faut* croire que la petite Sœur Bernard avait un grand crédit auprès de Dieu et de sainte Odile, car, le lendemain, le brouillard fut superbe au-dessous du couvent.

A Sainte-Odile, le brouillard est un signe de beau temps, *quand* il reste bas et emplit les vallées. Ce matin-là, on eût dit une *mer* d'argent, au travers de laquelle on ne distinguait plus rien, ni les montagnes, ni la plaine, ni les villages.

Le soleil fouillait les nuées blanches de ses *flèches ardentes*, comme s'il voulait les disperser, les vaporiser, et *répandre enfin* sur la terre la consolation de sa chaleur et la gaieté de sa claire lumière.

Odile, en *ouvrant* les petits volets verts de sa chambre, fut éblouie du *rayonnement* superbe de cette *puissante* nature. Jeanne vint la rejoindre et toutes les deux, devant l'immensité, parlèrent avec une simplicité de sœurs.

—Je ne sais pas, disait Odile, il me semble depuis hier que Dieu me dispose pour des choses inconnues: il se produit en moi tout un travail *mystérieux, irrésistible*, qui s'ouvre sur des *horizons* qui me font peur. Ainsi, figurez-vous, Jeanne, j'avais, il y a quinze jours, l'horreur de la mort... cette nuit, je me suis *surprise* m'habituant à elle, et la regardant presque sans frayeur.. Je creuserai bien mon âme... je serai franche avec moi-même, j'irai jusqu'au bout de ce que je *crois voir*... il me semble que je la désire... Or, vous savez, quand Dieu efface, c'est pour écrire... quand il arrache, c'est pour semer... on dirait qu'il prépare sa venue en moi, et que, peu à peu comme un bon père, comme un ami au tact exquis, il m'accoutume... il veut m'accoutumer à l'idée des séparations.

—Non.

—Alors, il ne faut pas causer ainsi!..

—Pourquoi..? demande Odile tout simplement.

—Mais... et mon frère!.. s'écrie Jeanne en protestant.

—Je l'aime de plus en plus, mais aussi de mieux en mieux...

—Je ne comprends pas grand' chose à la différence.

—Parce que, Jeanne, vous êtes en belle santé de *corps*... et comme parfaitement installée au milieu de la vie, tandis que moi, je suis penchée sur demain; et déjà, je sens faiblir entre mes doigts la branche fragile à laquelle je me cramponne presque sans conviction...

La sœur de Jacques se tait, et, de grosses larmes aux yeux, regarde là-bas, vers l'horizon.

—Vous ne trouvez pas... continue Odile, tout entière à sa pensée, c'est si peu de chose la vie... un point entre deux immensités!

—Odile!.. si vous saviez comme vous me faites de la peine quand vous tenez un pareil langage!

—Mais, *ma* petite Jeanne, c'est le première fois...

—Que ce soit aussi la dernière!

Et, lui relevant les cheveux, faisant bien sa place au milieu du front, Jeanne l'embrassa avec une tendresse émue...

—N'est-ce pas, vous ne parlerez jamais, plus jamais ainsi?.. Arrière les papillons noirs!

Puis, pour couper court à un sentiment qu'elle croyait être malsain:

—Dites, Odile, savez-vous que Jacques meurt de faim au réfectoire en nous *attendant*..?

Elles descendirent alors, trouvèrent la tante en grande conversation avec la Sœur Bernard, et s'assirent en compagnie de Jacques, devant un petit déjeuner démontrant, jusqu'à l'évidence, l'atmosphère de sympathie que le jeune homme avait su créer autour de ses compagnes. D'ailleurs, les jours suivants rendirent la chose indiscutable.

(*A suivre*)

Le Progrès de Gravelbourg

ADMINISTRATION

EUGENE CADIEUX, Directeur — ARMAND LAUZON, Gérant

GRAVELBOURG, SASK., 17 SEPTEMBRE 1919 — No. 12

LE DESTIN

TEMPS! Voilà un mot qui, d'après l'analyse grammaticale, est un nom commun, et du genre masculin, s'il vous plait... et... singulier, oui, surtout singulier... Mais, quoi qu'il en soit, je voudrais un répertoire assez volumineux, mon imagination assez vive, mon cerveau assez fécond et ma plume assez puissante pour trouver des expressions heureuses et approfondies, qui expliqueraient toute l'importance, qui décriraient les scènes, qui raconteraient les péripéties, qui commentaient les actes, enfin, qui vous donneraient un compte rendu de toutes les responsabilités de ce facteur puissant qu'est le Temps... Quoi que nous soyions, le Temps est notre Maître, et de sa main de fer, il nous manie à sa guise...

Savons-nous bien ce qu'est le Temps? Est-ce bien une chose si palpable, que l'on peut se procurer chez un marchand quelconque? Ah! si seulement, nous avions le privilège d'acheter du temps, de s'en approvisionner autant qu'il nous en faudrait pour compléter telle œuvre, pour mener à bien telle entreprise, pour réaliser tel projet — nous serions des indépendants, des heureux de la terre! Mais nous sommes des assujettis du Temps: nous balladant, nous dandinant, nous amusant, formant mille chimères pour l'avenir, soit que le Temps est ensoleillé, clément, superbe: ou bien, nous désespérant, nous lamentant, selon que le Temps est maussade et inexorable... Le Temps est donc, pour ainsi dire, le facteur responsable (jusqu'à un certain point) de nos actions.

Pour peu que vous aimiez la vie, ne gaspillez pas le temps.

* * *

Le Temps appartient à l'Etre Suprême, qui fut de tout temps. Dispensateur rigide et régisseur impeccable, déroulant le fatal fuseau du temps limité à chaque voyageur ici-bas... Tout est marqué à cette horloge du Temps, même le plus petit atome de chacun de nous, précisant bien le point faible de ce fil de vie où le Temps doit le rompre, lançant dans l'infini ou sombrent toutes choses, ce qui fut amabilité, talents, bonté, sagesse, amitié, ne cédant en rien aux larmes, aux prières de ses victimes.

C'est ainsi que, se pliant aux exigences du Temps, il nous faut subir le destin. Où sont ces parents, ces amis que nous voulions toujours là associés à notre bonheur. Toujours l'œuvre du Temps, fatalité du destin, emportant tout dans sa course vertigineuse! Comme la trombe passa, balayant le sol, de même le Temps, brûlant l'espace, nous saisit dans son vol et au gré des vents nous emporte vers l'incertain...

O Temps! que serais-tu dans le présent, si tu ne nous laissais l'espoir d'un lendemain!!!

ATHALA.

NOUVELLES LOCALES

—Le docteur A. Mathieu, spécialiste de Régina pour la gorge, les oreilles, les yeux et le nez, annonce qu'il reviendra prochainement à Gravelbourg. Durant son séjour au milieu de nous, il y a deux semaines, le docteur Mathieu a fait une quinzaine d'opérations qui toutes ont très bien réussi. La date précise de son prochain voyage à Gravelbourg sera annoncée assez à l'avance pour permettre à tous ceux qui auront besoin de ses services de se préparer.

—MM. S. M. Bonneau et Ant. Landry sont revenus de leur voyage à Winnipeg. L'automobile, nous disent-ils, voilà bien le moyen de locomotion le plus agréable, même pour une route un peu longue.

Il nous a fait plaisir de voir, ces jours derniers, M. S. Chevrier au milieu de nous. M. Chevrier nous avait quittés, il y a quelques mois, pour cinq ou six semaines, pensait-il, mais nous avions tous oublié alors que Cupidon a une forte emprise même sur le cœur d'un célibataire qui depuis un certain nombre d'années déjà, a vu se faner la fleur de ses vingt ans. Sa nouvelle condition de vie a fait décider M. Chevrier à demeurer dans la province de Québec. Il n'est de passage ici que temporairement, et pour question d'affaires.

Gravelbourg perd, dans la personne de M. Chevrier, un de ses plus anciens citoyens, un de ceux qui ont vu notre village lorsqu'il n'existait, pour ainsi dire, que dans leur imagination pleine d'espérance. M. Chevrier était, depuis le dernier terme, échevin du village, et s'est intéressé beaucoup à tout ce qui en regardait l'avancement.

—Mlle Joséphine Lemoine est à Régina depuis quelques jours. Mlle Lemoine, ayant décidé de se livrer à l'enseignement, suivra les cours de l'école normale, afin d'obtenir ses brevets d'institutrice pour la province.

—Nous remarquions à Gravelbourg, la semaine dernière, Mlle Robert, de Winnipeg, en visite chez Mlle L. Gravel.

—Mlle Dickson est de retour de ses vacances passées dans sa famille.

—Dimanche dernier, la chorale se réunissait dans le but de s'organiser sérieusement pour l'entrée prochaine dans notre nouvelle église. M. Emile Gravel fut choisi comme directeur. Tout le monde connaît assez bien les capacités et le dévouement de M. Gravel, pour nous permettre d'augurer un succès assuré. Une magnifique messe en parties est mise à l'étude depuis un certain temps déjà. La population gravelbourgeoise pourra dès sa première visite dans notre nouveau temple sacré, dire bien haut et aussi mélodieusement que possible au Tout-Puissant toute sa reconnaissance pour la vigilance toute spéciale dont il semble avoir favorisé depuis quelques temps notre jeune village.

—La dernière élection de la St-Jean-Baptiste a amené la nomination de MM. P. St-Arnaud, J. Lafrenière, L. Huel et Dr H. Lamarre, comme directeurs, remplaçant ceux qui, cette année, sortaient de charge.

—Bien que nos cultivateurs ne se soient pas attendus à une très grosse récolte, leurs espérances ont encore été trompées. Le blé n'a donné qu'une moyenne de dix minots à l'acre, le lin trois à quatre minots. L'avoine a une très belle apparence.

—Nous apprenons avec plaisir que M. J. L. Guay, notre jeune entrepreneur dont le nom n'est plus à faire, est actuellement à préparer une soumission pour le contrat de l'église de Meyronne. Nous souhaitons à M. Guay tout le succès dû à son inlassable activité.

—o—

Règlements de la Grosse Balle (Playground Ball)

(Suite)

ARTICLE No. 3. —

Les joueurs de buts ne sont pas obligés de toucher le coureur. Si la balle arrive avant ce dernier, il est hors jeu (out) mais si la balle arrive en même temps il est sauf (safe). Cette règle est pour tous les buts y compris le Centre (Home).

ARTICLE No. 4.—

Le capitaine d'un des clubs peut forcer l'arbitre du Carreau (Diamond) à courir et à s'enligner avant de rendre sa décision sur une Balle Fausse (Foul Ball) ou une Balle Franche (Fair Ball).

ARTICLE No. 5.—

Les discussions devront se faire entre les deux capitaines de chaque club et l'arbitre concerné. La décision de l'arbitre est finale.

ARTICLE No. 6.—

Tout joueur critiquant les décisions des arbitres peut être suspendu pour une Manche (Inning), mais avant d'infliger cette punition l'arbitre est tenu de l'avertir au moins une fois.

ARTICLE No. 7.—

Il est absolument défendu à un coureur de laisser son but, sauf dans les cas de Balle Morte (Dead Ball) et Balle Fausse (Foul Ball). Mais il est permis à un coureur étant au premier but de prendre de l'avance, de retourner, d'arrêter et de retourner à son premier but, s'il y a un coureur au troisième et que le deuxième n'est pas occupé. Dans ce cas, pour mettre ce coureur Hors Jeu (Out) il est nécessaire de le toucher avec la balle. Dans tous les autres cas un coureur qui laisse son but du pied doit être déclaré Hors Jeu (Out) par l'arbitre des buts.

ARTICLE No. 8.—

Le frappeur peut passer tout droit au premier but, il peut tourner du côté qu'il préfère, mais quand il aura touché le premier pour la deuxième fois, il ne lui sera plus permis de le laisser.

(A suivre)